

Société Scientifique Ševčenko

La famine-génocide de 1932-1933
en Ukraine

dans les belles-lettres ukrainiennes

Paris
2003

**La famine-génocide de 1932-1933 en Ukraine
dans les belles-lettres ukrainiennes**

© Société Scientifique Ševčenko, 2003
Droits de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN : 2-7163-1263-X
AUX ÉDITIONS DU DAUPHIN

Société Scientifique Ševčenko

La famine-génocide de 1932-1933 en Ukraine
dans les belles-lettres ukrainiennes

Textes présentés par Arkady Joukovsky

Traductions d'Anatole Tchumak et Myroslawa Maslow

Paris
2003

Avant-propos

Cette année, la communauté ukrainienne dans le monde entier, y compris dans sa patrie, commémore le soixante-dixième anniversaire de la grande famine de 1932-1933, organisée par le pouvoir soviétique. Ce fut l'événement le plus tragique de l'histoire récente de l'Ukraine. Les auteurs de ce crime entendaient non seulement plier les paysans ukrainiens à la collectivisation, et par là-même anéantir la couche sociale porteuse de l'identité nationale, mais aussi brimer le peuple ukrainien qui aspirait à une société libre dans un État indépendant.

Dans les années trente, la famine organisée par les dirigeants bolcheviques a frappé essentiellement l'Ukraine, ainsi que les régions limitrophes (celles de Koursk et celles du Caucase du Nord, – le Kouban), alors peuplées en majorité par les Ukrainiens. D'ailleurs, le leader communiste ukrainien Mykola Skrypnyk réclama à l'époque le rattachement de ces provinces à l'Ukraine soviétique. Si la famine a également touché d'autres régions agricoles de l'URSS, comme la région du Don ou le Kazakhstan, il n'y a qu'en Ukraine et au Kouban que la production céréalière ainsi que tous les vivres furent réquisitionnés, causant la mort de plusieurs millions d'Ukrainiens, – extermination ethnique et nationale qui est qualifiée de « génocide du peuple ukrainien ».

Le nombre des morts à cause de la famine fut considérable. Dans certaines régions du Sud et de l'Est, il atteignit jusqu'à 20% ou 25% de la population totale. En Ukraine, sur la base du déficit démographique entre les recensements de 1926 et 1937, on estime le nombre des morts à 4,5-6 millions ; mais en tenant compte des

déportations, de l'exode rural et du faible taux de natalité à la suite de la famine, on constate que l'Ukraine accusait, dans les années 1932-1936, un déficit de sept millions de personnes, et, selon certains chercheurs, jusqu'à dix millions de personnes.

La terreur par la famine fut une des méthodes politiques mises en œuvre pour « dompter » les Ukrainiens. À preuve : la politique dite de « l'ukrainisation » fut supprimée à la même époque dans les régions limitrophes, avec pour corollaire la persécution massive de l'intelligentsia en Ukraine soviétique. Les organes de sécurité ont arrêté, dans ces années-là, près de 200.000 intellectuels ukrainiens.

* * *

Le pouvoir soviétique a toujours passé sous silence la famine de 1932-1933 : ceux qui sont morts de faim étaient qualifiés de saboteurs par les autorités. Quant aux dénonciateurs de la famine, ils étaient considérés comme étant à la solde de l'étranger.

Les premières informations sur la famine en Ukraine provenaient de correspondants locaux de la presse étrangère, et aussi de l'émigration ukrainienne. L'initiative d'une aide extérieure aux affamés fut prise par le cardinal autrichien Theodor Innitzer : elle fut récusée, considérée comme « calomnie à l'égard de l'URSS ».

Après la Seconde Guerre mondiale, plusieurs ouvrages sur la famine de 1932-1933 ont paru en Occident. Leurs auteurs étaient d'origine ukrainienne : ils y voyaient un instrument de la politique antinationale menée par les Bolcheviks et la qualifiaient déjà de « génocide »¹.

Parmi les spécialistes non-ukrainiens, Robert Conquest,

¹ Cf. Wasyl Hryshko, *The Ukrainian Holocaust of 1933*. Toronto, 1983.

analysant la collectivisation et la famine, a précisé qu'il s'agissait d'une guerre contre la paysannerie qui s'est transformée en guerre contre le peuple ukrainien.²

James Mace, chercheur américain, a publié une étude bien documentée, *The Man-made Famine of 1933 in Soviet Ukraine - What Happened and Why?* (Tel-Aviv, 1982). Après audition de plusieurs rapporteurs, la Commission Internationale sur la famine en Ukraine auprès du Congrès des États-Unis a conclu, en février-avril 1988, que la famine de 1932-1933 a été orchestrée par le pouvoir soviétique, qui est responsable de cet holocauste ukrainien, lequel peut être qualifié de génocide, en vertu du droit international. La Commission Internationale des Juristes est parvenue à la même conclusion.

Dans l'historiographie ukrainienne soviétique, la famine a été analysée pour la première fois en décembre 1987. Le promoteur de ces recherches fut S. Koultytsky, qui déclara que la Commission spéciale de collecte (c'est-à-dire de réquisition) de la production agricole, dirigée par Viatcheslav Molotov, était criminelle. Sous l'avalanche de documents concernant la famine, le Bureau politique du CC du PC d'Ukraine permit, en 1990, la publication du recueil *La Famine de 1932-1933 en Ukraine : du point de vue des historiens et dans les documents*, qui fait apparaître clairement la complicité régime de l'époque dans l'extermination de la paysannerie ukrainienne.

En Ukraine – État indépendant depuis août 1991 – le soixantième anniversaire de la famine fut commémoré par une conférence internationale à Kyiv, les 9-10 septembre 1993, « Le Holodomor [c'est-à-dire le génocide par la famine] de 1932-1933

² Robert Conquest, *The Great Terror : Stalin's Purge of the Thirties*. London, 1968.

analysant la collectivisation et la famine, a précisé qu'il s'agissait d'une guerre contre la paysannerie qui s'est transformée en guerre contre le peuple ukrainien.²

James Mace, chercheur américain, a publié une étude bien documentée, *The Man-made Famine of 1933 in Soviet Ukraine : What Happened and Why ?* (Tel-Aviv, 1982). Après audition de plusieurs rapporteurs, la Commission Internationale sur la famine en Ukraine auprès du Congrès des États-Unis a conclu, en février-avril 1988, que la famine de 1932-1933 a été orchestrée par le pouvoir soviétique, qui est responsable de cet holocauste ukrainien, lequel peut être qualifié de génocide, en vertu du droit international. La Commission Internationale des Juristes est parvenue à la même conclusion.

Dans l'historiographie ukrainienne soviétique, la famine a été analysée pour la première fois en décembre 1987. Le promoteur de ces recherches fut S. Koultytsky, qui déclara que la Commission spéciale de collecte (c'est-à-dire de réquisition) de la production agricole, dirigée par Viatcheslav Molotov, était criminelle. Sous l'avalanche de documents concernant la famine, le Bureau politique du CC du PC d'Ukraine permit, en 1990, la publication du recueil *La Famine de 1932-1933 en Ukraine : du point de vue des historiens et dans les documents*, qui fait apparaître clairement la complicité régime de l'époque dans l'extermination de la paysannerie ukrainienne.

En Ukraine – État indépendant depuis août 1991 – le soixantième anniversaire de la famine fut commémoré par une conférence internationale à Kyiv, les 9-10 septembre 1993, « Le Holodomor [c'est-à-dire le génocide par la famine] de 1932-1933

² Robert Conquest, *The Great Terror : Stalin's Purge of the Thirties*. London, 1968.

en Ukraine : ses causes et ses conséquences », organisée par l'Institut d'Histoire de l'Ukraine de l'Académie Nationale des Sciences d'Ukraine, sous les auspices du Président de l'Ukraine, M. Léonide Kravtchouk et du Vice-premier Ministre, M. Mykola Joulynsky.

Dix ans plus tard, la commémoration du soixante-dixième anniversaire de la famine de 1932-1933 a été préparée par les institutions : le président, le parlement et le gouvernement de l'Ukraine. Durant sa session spéciale du 14 mai 2003, consacrée à la famine, le parlement ukrainien, par la voix du Vice-premier Ministre, M. Dmytro Tabatchnyk, a qualifié la grande famine de 1932-1933 d'acte criminel, sciemment perpétré par le pouvoir soviétique contre le peuple ukrainien. En s'exprimant au nom du Président et du Gouvernement, M. Dmytro Tabatchnyk a demandé que la famine en Ukraine soit reconnue par la communauté internationale comme un acte de génocide contre le peuple ukrainien. D'autre part, la révélation des faits a contribué à une large prise de conscience nationale.

Certains États (les États-Unis, le Canada) ont d'ores et déjà reconnu le Holodomor ukrainien. Le 21 octobre 2003, la Chambre des Représentants des États-Unis a adopté une résolution qualifiant la famine en Ukraine de crime planifié, réalisé par le régime soviétique, et d'acte de terreur contre le peuple ukrainien.

Tout récemment, une déclaration sur la grande famine en Ukraine a été adoptée par l'O.N.U., mais sans que le terme de « génocide » y soit mentionné.

* * *

Pour commémorer cet anniversaire tragique, la Société Scientifique Ševčenko publie dans la présente brochure des traductions inédites d'œuvres littéraires ukrainiennes consacrées au Holodomor de 1932-1933. En 2001, une bibliographie exhaustive

des ouvrages consacrés à la grande famine de 1932-1933 est parue en Ukraine (*Le génocide par la famine en Ukraine, 1932-1933*. Odessa-Lviv, 2001) : sur 6.384 titres, 485 relevaient des belles-lettres ; parmi ces dernières publications, les deux tiers ont été réalisés en émigration, et le tiers restant – en Ukraine indépendante.

Le lecteur trouvera ici la traduction intégrale des *Années maudites* et des extraits d'autres poésies de Youri Klen, ainsi que des extraits d'œuvres de Pavlo Tytchyna, Oleksander Olès, Vassyl Symonenko, Arkady Lioubtchenko, Olès Hontchar et Yevhen Malaniouk. Les deux poésies intitulées *La Famine* (Pavlo Tytchyna et Oleksander Olès) ont trait à la famine de 1921-23.

Nous avons choisi de ne publier que des traductions inédites, d'autres œuvres sur la famine, telles que *Le Prince jaune* de Vassyl Barka (traduction d'Olga Jaworskyj, parue chez Gallimard en 1981), étant disponibles en librairie.

La poésie a été traduite par Anatole TCHUMAK, la prose par Myroslawa MASLOW.

À la fin de notre brochure, nous donnons les échos sur la famine de 1932-1933 dans la presse et autres publications, en France et dans les pays francophones.

Arkady Joukovsky
Président de la Société Scientifique Ševčenko

YOURI KLEN

Les Années maudites (Prokliati roky, 1937)

Première partie

Et vint l'automne triste et étrange
Avec des couleurs dorées comme une orange,
Sur Kyiv. Aux reflets d'étain des bourdons
Bourdonnaient et chantaient dessous le pont,
Où le vent aux bouleaux détressait les tresses
Et sur leurs lèvres entrouvertes déposait une caresse,
(Ô, tous ces souvenirs douloureux et vains
De ces années terribles et sans pain !)

Il y avait cette haute colonne rougeâtre
Décorée des grappes de trous noirâtres,
Ce almae matris de l'empire de tsar !
Et dans le désert de Mykolaïvsky-parc,
Parmi les nuées grisantes et pâles,
Venaient écouter le chant des étoiles
Un criminel hautain, un voleur et un esthète,
Et un poème moderne lisait un poète.

Dans son costume impeccable un immense tsar,
Qui de son nom prénomma le boulevard
(Et donna aux décabristes un verdict fatal) ;
Il tomba du haut de son piédestal
Dans la boue ; depuis trois ou quatre mois
Traînait et comptait de promeneurs les pas.
La tête détachée, les enfants la roulaient
Et rampaient dans le trône-tsar qu'ils salissaient.

Les nuits d'angoisse, la lueur du couchant

Enveloppait les coupoles d'une lueur dorée,
Et déchirant l'air en rougeâtres fragments
Un géant déchaîné rugissait dans la forêt,
Du chant de l'essaim je fus presque amoureux
Quand il semait ses géraniums dans les cieux,
Et tendrement je descendais au sous-sol maman
À l'abri de tous ces brûlants miaulements.

Ô ma cité ceinte d'or ! les gueux tartares
S'abreuyaient de ton sang pur plus d'une fois,
Et plus d'une fois, torturant ton corps le barbare
N'a pu vaincre l'esprit qui est en toi,
Est-ce que les dorures se sont ternies
De tes églises à présent abandonnées,
Que la sagesse du Varègue a bâti
Et que la soif du loup a dégorgé ?

Mais ces jours n'étaient-ils pas préférables
Sans feu, électricité, et pain introuvable,
Et pleins de ces mirages éblouissants,
Alors que notre âme à présent
Frétille et se débat comme un poisson,
Sur fond desséché pris à l'hameçon
Au bout d'un fil, lancé parmi les arbres,
Et exécute ce qu'on appelle la danse macabre.

Alors le poète ne s'appelait pas laquais
Et ne vendait pas son talent pour une ration-tiquet,
Comme cet Alphonse qu'au passage nous saluons,
Et qui fit un nœud coulant des perles à son attention.
Ainsi, nous idéalisons le passé.
Qu'il brille comme une améthyste à jamais !
Tytchyna claironnait aux clarinettes jadis,
Et aux horizons bleutés appelait Rylsky.¹

Béni soit celui qui quitta son pays,
Et bâton à la main il partit chercher
À l'étranger un nouveau paradis,
Là-bas, entraîné par le printemps ailé.
Mais trois fois soit béni celui qui refusa,
Pour du pain et du thé vendre son moi ;
Rejetant le chemin de l'exil, il resta
Pour accepter la souffrance de la croix.

Je me souviens du sous-sol de la Tchéka à Poltava,
Où j'ai passé trois heures comme un paria.
À la lumière du jour passant par la fenêtre,
Je lisais les inscriptions pâles sur le salpêtre.
Personne dans le livre d'honneur n'inscrivit
Le nom des condamnés à mort que j'ai vus là
Et qui d'ici à ceux qui vivent dans la lumière
Ont transmis sur ces murs leur dernière prière.

« J'attends. On va me fusiller. Petro Paliy. »
« Aujourd'hui, mon peuple, je meurs pour toi.
Ivan Manziouk. » – « Plus d'espoir, c'est fini.
Bourreaux, je vous maudis. Vassyl Makoda. »
« Vivez ! Fidèles à votre idéal, n'abjurez pas,
Ô vous, pour qui brille le soleil de la vie.
Mykhaïlo Vioun. » – « Adieu, Marie.
Je vais mourir. Valentyn Manoura. »

Les hautes murailles sinistres du cachot tchékiste
M'ont fait aimer de loin la lune triste.
Nous étions un groupe d'hommes, au cœur d'oiseau
Qui s'envolait vers le paradis tout là-haut,
Et peu importe si la mort glacée,
Humectait nos yeux d'une moiteur bleutée.
Nous étions soixante, et nos chants réacs
L'leurissaient comme des pruniers dans les vergers koulaks.

Lorsque, comme un tonnerre, s'élevait dans la prison
Le chant « Il est venu le temps »², à l'unisson,
Au rythme de nos chants, les murs tremblaient.
Il nous semblait alors que l'écorce de nos âmes éclatait,
Que le cœur mis à nu, argenté, apparaissait,
Et le Dieu joyeux nous arrosait du haut de son trône
De frissons d'or plus purs que l'ambre jaune.
En guise de couronne funéraire, tous ces chants
Finissaient toujours par « Le Testament ».³

N'est-ce pas que chacun de nous peut, s'il le désire,
D'un brouillard lyrique tout envelopper
Et trouver du sublime dans le pire ?
Ainsi, dans un chaudron nous fut apporté
Un repas. Des yeux de bœuf nageaient dedans,
Et chacun d'eux, comme un écran, reflétait
Les fenêtres heureuses du cachot rappelant
Le lumineux rayon de soleil de l'été.

Où est donc le courageux Vingrech à présent ?
Et toi qu'on a fusillé, Fechtchenko Ivan ?
Dans quelles mémoires tu refleuris encore ?
Et toi qui buvais les gamelles boueuses d'abord,
Jusqu'à ce tu meures, toi aussi ?
Hrytsko Kouljenko, ô mon ami,
Qui avec ardeur par la lucarne du wagon a jeté
Sa casquette dans la plaine, au miel de tilleul parfumé.

Quand on entendait les clefs du gardien,
On voyait devant nous la porte s'entrouvrir :
« Pas d'interrogatoire, prends tes affaires et viens ! »
C'est toi alors qui crias pour nous avertir :
« Eh, les gars ! sortez, mais sans vos bardas,
Ainsi le bourreau maudit ne les aura pas ! »
Car il pensait que nous allions à l'exécution.

(« À la kotska », comme d'habitude nous disions.)

Nous connaissions bien les étapes de mort...
Nuit étouffante, sous-sol de cauchemar,
Un cri soudain : « déshabille-toi et sors ! »
Tu laissais au bourreau tes habits en pourboire,
Pour le voyage au pays « sans chagrin ».
Dans la nuque un tonnerre. Puis en gradin,
On entassait respectueusement
Corps sur corps humides esthétiquement.

Je n'oublierai jamais cette foule insensée,
Qui attendait devant les grilles des condamnés...
Ces femmes, ces mères, ces fiancées...
Là-haut, sanglantes fleurs du désespoir,
Le soleil, furieusement, lançait ses dards,
Et insufflant la vie, l'énergie à nous, les veinards,
Il nous poussait vers le large monde,
Traçant une voie dorée sur l'onde.

Ils parcouraient, scrutaient le chemin du regard,
S'appuyant au mur, femmes, vieillards,
Et pour que nous marchions sur un tapis,
Ils nous jetaient des chiffons sous les pieds.
Hors du village, à la rencontre parmi les blés,
Le prêtre Soubotine^d en tête s'avancait
Et dans ses mains levées très haut portait
Un cœur, pour nous, comme des présents sacrés.

Mais en prison, comme à l'école cet enfant,
J'apprends à aimer la vie, le soleil.
Après avoir atteint les frontières du néant,
Le premier jour de liberté est sans pareil.
Tu entends au champ chanter le moissonneur,
Comme s'il célébrait ton retour !

Au verger est plus forte l'odeur des fleurs,
Et les branches se rapprochent d'elles-mêmes tout autour.

Elles nous semblent plus minces que les tailles des filles,
Et d'un autre éclat leur regard brille.
Et dans les cieux où tout est silence et ordre éternel,
Tout s'est figé transparent et solennel,
Comme un reflet du monde divin d'en-haut...
Est-ce que chacun de nous n'est pas prêt déjà
À glorifier, loin de la main du bourreau,
Le romantisme de la sanglante Tchéka ?

Deuxième partie

Aujourd'hui, les bourreaux ne portent plus l'habit,
Il n'y a plus de Peters, plus de Latsis.⁵
Les Lettons et ces habits sont démodés,
Maintenant la peste est organisée.
Elle nous détruira tous comme des lièvres.
Nous avons soumis chiens, créatures et ténèbres,
Mais les moustiques et les microbes nous font peur,
Car ils sont de toute sorte de maladies porteurs.

Toujours plus de progrès, toujours plus loin.
Les monarques ne gouvernent plus depuis longtemps,
Et les paroisses sont privées de leur pasteur.
Mais il y a les messes noires et leurs sacrificateurs.
Dans les narkomats⁶, par volonté du Très-Haut,
On plante l'arbre d'un ordre nouveau,
Qui réunira sous sa large ramure
Le prolétariat des générations futures.

Accumulé de siècle en siècle, l'héritage du passé
Est réduit en cendres et part en fumée !

La vie débarrassée de mythes et de grandeur
Est détruite au fer rouge jusqu'au cœur,
Pour que l'actualité, détruisant nos illusions,
Puisse hurler à nos oreilles comme un bourdon.
Le dragon, dans la vacuité de son royaume,
Fait des tourne-disques avec les hommes.

Son œil attentif suit tous nos gestes et faits.
Toutes les nuits sur le Mont-Chauve là-haut,⁷
Il nous convie à son bal dévergondé.
En habillant le bourreau de la pourpre du héros,
Il nous interdit d'avoir une pensée à part,
De celles qui sont conformes aux normes et standards :
Qu'à notre place pense ce collectif
Qu'il a implanté dans notre crâne chétif.

Il est la bête aux cent têtes innocente,
Il dispose partout ses icônes indécentes.
Seule sa vérité est digne de foi,
Infaillible et juste comme la loi,
Et que nous devons respecter jusqu'au trépas.
Lorsque le rêve rouge voile nos yeux,
Alors nous voyons nos visages monstrueux
Tourner sans fin comme un manège joyeux.

Nos artères pour ses câbles : c'est pas assez.
Nos mots, nos actes ne peuvent l'ébranler,
Et il veut beaucoup plus que nos corps frêles :
C'est de notre âme qu'il veut s'approprier,
Afin de lui couper le restant de ses ailes,
Il secoue « l'arbre mental » comme un poirier,
Ouvrant nos crânes de son scalpel acéré,
Il ausculte au microscope nos pensées.

Des traditions de Judas tutélaire,

Il dresse les enfants contre le père.
Notre cerveau est aveuglé par ses éclairs
Qui jaillissent des ténèbres des idées naissantes.
Bas tambour, claironne en son honneur,
N'essaie pas de te taire : comme les oiseaux, chante !
Car te tendant son infâme lyre,
Il brisera la lèvre et la bouche de Shakespeare.

Les contes nous apprennent, et plus d'une fois,
Que seule l'hydre avait cent têtes et cent bras.
Sans visage, elle exhalait hors d'elle
Une odeur fétide. Elle torturait les hommes aussi.
Elle insufflait dans leur corps et âme son venin...
Mais surgissait un chevalier, l'arc d'argent à la main,
Et la flèche décochée avec précision
Touchait l'hydre entre les yeux du front.

Les enfants regardent comme vous : silencieux,
Le regard insistant, interrogateur ;
« Est-ce qu'il viendra, le pieux, le lumineux,
Celui qui n'a jamais connu la peur ?
Pour délivrer la princesse viendra-t-il quand ? »
Ainsi la vie, la mort, sont dans la main du conteur...
Il est tard, vous n'avez pas sommeil les enfants :
Que la fin de ce conte vous vienne en dormant.

Je ne voudrais pas avec un conte vous rassurer,
Avec lequel nous nous complaisons en liberté :
J'aurais voulu vous toucher en plein cœur
Avec des vers nourris de feu, de douleur,
Où, avec un feu d'artifice en folie, d'un coup
Bouleverser de la trame tranquille le tout.
Mais souvent le conte devient réalité :
Ce qui n'existait pas, existe, est.

Que l'ancienne flamme flambe sans fin,
Dans laquelle je me consume en brûlant,
Car la liberté réalise ce rêve divin
Auquel l'humanité songeait dès l'aube des temps.
C'est d'un regard sévère qu'observe le temps présent
Quand je lui distille mon encens ;
Qu'il reprenne de nouveau tous ses droits,
Qu'il coupe et fende le cœur comme un coutelas.

Qui savait, tenait le bilan des morts, des victimes ?
Où est le film qui montrerait la famine,
Cette maudite année 33⁸ ?
Quel auteur écrirait un poème sur le froid,
Pour raconter comment le marteau prolétaire
Écrasait les hommes durant notre ère.
Dans combien de sang, baignant son emblème,
La faucille a fêté la moisson de la chair humaine.

Ô, combien de fois dans la ville « le corbeau noir⁹ »
Happait les hommes dans leur sommeil, le soir,
Quand la nuit tombait comme une forêt noire,
Bâillant avec ses nocturnes mâchoires !
Le verdict tombait rapide, impitoyable,
Au nom d'un idéal irréalisable,
Dont les slogans ont recouvert les portes des églises,
Éclaboussant le monde de leurs immondices.¹⁰

Qu'à notre époque triste, l'ancien souvenir
En fleurs brûlantes puisse reflourir.
La tristesse dicte aux chanteurs ses mots :
« Ni au faucon, ni au cruel gerfaut
Nous ne nous soumettrons ; ni à toi,
Ô corbeau noir !¹¹ » ; dans un tonnerre de feu hurla
La forteresse céleste. Comme jadis,
Ondoyaient les crinières rousses et cramoisies.

En ces années de grande ruine, bienveillant,
Dieu envoya à l'Ukraine malheureuse
Une moisson si abondante, si somptueuse,
Que le pays n'avait pas connue depuis longtemps !
Hélas ! le destin dans ses revirements imprévisibles
Jeta le tout en pâture à la horde irascible,
Qui la dévora à son banquet en guise de festin,
Parmi les ricanements et les rires malsains.

Et le grain pourrissait sous la pluie dans les serres.
Au-delà des mers, hors de nos frontières,
Pour planter partout notre propre éden.
Comme un crépitement jailli d'une fontaine,
Se transvasant comme un feu liquide à flots,
Le blé doré coulait comme des ruisseaux,
Nous n'apercevions que ses pâles reflets,
Et notre gorge sentait les doigts l'enserrer.

En ces temps-là, nos naïfs Opanas et Grégoires sans tapage
Mouraient comme des moustiques par temps d'orage.
On mangeait de la chair humaine dans les villages,
On cuisait du pain fait d'écorce et d'herbages.
Affamés, les enfants regardaient avec envie
Le corps enflé, bleui, de leur sœur sans vie.
Ainsi ayant quitté les grottes sauvages,
Au XX^e siècle nous sommes devenus anthropophages.

Puisant le reste de nos forces dans cette misère,
Ces corps que nous avons mis hier en terre,
À la dérobee nous les déterrions discrètement,
Pour les détrousser et récupérer leurs vêtements.
Les restes humains étaient salés dans les tonneaux,
Et la graisse fondue avec d'autres lambeaux.
Le paysan, allant chercher du pain en ville, plein d'espoir,

Tombait là-bas et mourait sur le trottoir.

Cette année, tous les chiens furent mangés,
Et tous les chats aussi furent piégés.
Mais ce n'est rien... un peu d'écume, un écho lointain,
À la surface du temps inquiet et incertain.
Le ciel ne nous envoya aucun présage,
Aucune comète à l'horizon sans nuage...
Non, non, dans un silence de mort léthargique,
Les nuits coulaient claires et magiques...

Chauffé à blanc notre intérieur bouillonne.
Qui épuisera notre drame de son heaume ?
Qui nous versera dans l'âme un seau de pluie ?
Ou bien quel archange lucide et instruit
Nous prêtera une plume de son aile,
Pour que ce jeu fantasmagorique pêle-mêle
Nous puissions l'inscrire sur un fond bleu,
En lettres de feu sur l'horizon brumeux ?

Quelle épopée terrible et sanglante ici
Aurait pu transmettre aux descendants un génie,
S'il écrivait avec son sang ce récit fou.
Il nous aurait jeté à la figure toute cette boue,
Décrit les nouveaux pharisiens et vers le Golgotha
Montré le nouveau chemin de croix.
Mais toutes ces tortures, ces souffrances, ces pertes,
Sont incalculables, innombrables, et nous déconcertent.

Et pour qu'il ne tombe pas d'épuisement,
Que notre lecteur se repose un bout de temps,
Et pour qu'il oublie le mois de mai prolétaire,
Qu'il goûte du miel natal une cuillère :
Je montrerai ce paradis devant les yeux,
Où les bleuets sourient parmi les blés,

Où le soleil d'or, se levant sur la plaine,
Refleurit dans ses couleurs anciennes.

Là-bas, l'herbe-tatare, dans ses langueurs océanes,
Parmi les eaux immenses et diaphanes,
Exhale ses parfums au bord des étangs.
Là-bas, les jours passent, bruissent parmi les champs...
Là-bas, les toits de chaume brillent sous la lune,
Là-bas, les rainettes, en paix, à la brune,
Coassent dans les herbes sans aucun décret,
Et les roseaux poussent en toute liberté.

Là-bas, les grappes rouges de l'obier
Décorent de leurs perles rouges les sentiers.
Là-bas, on aspire avec l'air des vallées
L'odeur du chèvrefeuille par les doigts écrasé.
Là-bas, l'étoile du matin et les aurores
Saluent un pays nouveau toujours et encore.
Quelque part, le miroir du silence s'illumine
D'une rame, décrivant ses arabesques cristallines.

Là-bas, dans les espaces sauvages souffle le vent
Et apporte les odeurs âpres des versants.
Dans les plaines immenses sans frontières,
Là-bas, la lune prêtresse se lève à bâbord.
L'argent pur coule dans les rivières claires,
Et le cri des cigognes se fond dans ce décor.
En russe on a beaucoup écrit sur ce thème :
Oleksy Tolstoi¹², et puis Gogol de même.

Et de la beauté des vallées en fleurs,
Des roseaux, des sous-bois, si chers à notre cœur,
De l'odeur de l'absinthe qui pousse en lisière,
De l'exilé au destin cruel et fatal
Qui ne voit pas ses plaines familières,

Vous en parlera avec plus de maestria,
Ce khan polovtsien à qui on apporta
Respirer l'absinthe de son pays natal.¹³

Troisième partie

Ne cherchez pas un début à ce poème.
C'est juste une introduction. Son après son,
Comme des poissons dorés scintillant, les thèmes
Par vagues sous mes doigts surgissent et s'en vont.
Ce n'est pas moi qui ai glorifié les fleurs de philosophème,¹⁴
Et tendu les cordes de l'arc chantant :
Les jours brûlants, aux jasmins odorants,
Lisez, mes amis, « Les Tchoumaks et les foins ».¹⁵

Ce n'est pas moi, mais lui, l'ami lointain...
C'est lui qui a chanté avec les octaves si bien.
Un jour, Zerov¹⁶ en hommage lui écrivit :
« Poetae Maximo » (je suis d'accord avec lui !).
Est-ce que Maximus Maxime voulait dire ?
Mais peut-être ce mot devait décrire
La plus grande qualité de toutes les qualités,
Par laquelle notre poète s'est distingué ?

C'est lui qui alluma les fleurs ardentes,
Injectant dans notre sang des étincelles brûlantes.
C'est moi qui devrais parler de lui, j'imagine,
Qui au combat ai terrassé le cygne :
« Si pour quelqu'un tu veux composer des chansons,
Alors tu devrais laisser s'envoler dix faucons ! »¹⁷
Quelle main a étouffé au gosier ses chansons,
Pour qu'il oublie le vol et le cri de l'aiglon ?

("est le sort de tous : céder le don divin,

Aspergé de rosée pure tous les matins,
À la louve en pâture et jeter au vent
L'enchantement... Au masque dur, les occupants
Feront grandir encore de bons janissaires,¹⁸
Et viendra le temps où les loyaux Petits-Russiens
Couperont encore la tête à leurs frères
Pour des bricoles, du beurre, du sucre et du pain.

Au fer j'ai gravé les actes horribles en moi :
Avec toute l'eau d'un étang les bourreaux
Ne pourront laver le sang de l'innocent Kossynka,
On ne pourra pas ressusciter Vlyzko.¹⁹
Quand la moisson fut achevée et fêtée,
On ne nous laissa aucun épi de blé.
Que le chaume rude soit notre lit,
Si nous acceptons une médaille de vie.

Où êtes-vous donc, dans vos tonneaux sans fond,
Les années coulent sans fin en prison.
Vous, que je n'oserai pas nommer encore
Pour ne pas aggraver votre sort,
Disparu à l'horizon là-bas au loin ;
Et vous tournez dans un cercle dément,
Dans les carrières, dans la boue, les forêts,
Où, lâchée, danse l'horreur dénudée.

D'abord nos os, à notre époque aimable,
Seront brisés avec un fléau en tremble,
Puis on nous prêtera des béquilles, par charité.
Quelque part, prise dans les glaces, enneigée,
Dans la mer démontée, il y a une île sauvage,²⁰
Où des saints survivaient mangeant de l'herbage,
Et nous ici, en pécheurs auto-repentis,
Nous finirons, en jeûne et prière, notre vie.

Elle bruit et bruit, la forêt noire dans la taïga,
Comme elle bruissait jadis au temps de Nicolas.
La Sibérie, incommensurable aux yeux,
À présent je la salue d'un cri joyeux.
Tous ceux qui ont pris la voie des étoiles claires,
Son sein profond avec joie les abrite :
Ici la beauté de la nation et la fleur fière
Avec des épaves de bateaux créent un mythe.

Mes frères, de votre lointain exil là-bas,
Depuis longtemps je n'entends plus vos voix.
Lourde comme le mercure, vous portez la haine
Dans l'âme jusqu'à ce que la mort survienne !
Si vous ne pouvez reprendre le trajet,
Errant au-delà des limites : mûrissez !
Si vos cœurs pris dans les glaces pouvaient encore
Se souvenir du chemin que prit Igor !

Si je pouvais être ce Polovtsien Ovlour²¹
Et vous emmener ce cheval près de la rivière !
Et en sifflant donner le signal un jour,
Attendant près de la taïga crépusculaire !
Rêve heureux : l'armée, les épées, l'olifant,
La steppe bruit dans les hauts herbages,
Et déjà, au son de la cloche du printemps,
Le Don vous salue d'un joyeux clapotage...

Je vous verse ces perles de la corne d'abondance,
Comme des baies aux grappes denses.
Attendez la couronne, le sceptre ensuite...
Est-ce que le poète a une loi écrite,
Quand toujours vivace le fond romantique
Prend une tonalité héroïque !
Aussi, de mon aérostat, de temps en temps,
Des nuages sur la terre je descends.

Que je glorifie le chemin errant aussi,
Vers la Crimée, de ces gars sans abri,
Qui roulaient comme des lapins depuis Moscou,
Qui par un hiver glacial et froid surtout,
Passent la nuit dans des cartons asphaltés.
Mais vers où donc, sous des manteaux de fumée,
Vous envoyez ces enfants, cette armée,
Sur le chemin d'une incertaine odyssee ?

Glorifions encore ces queues pour le pain,
Qu'un automate met en service tous les matins,
Qui nous pompait une mare d'énergie
Et qui nous jetait un croûton mal cuit.
Des manteaux, des chaussures, vous n'en aurez pas,
Mais pour des rouge à lèvres il y a grand choix,
Quant aux pommades pour les « blessures de l'âme »,
Vous en trouverez au bazar Evbaz²², chez une dame.

Mais si vous voulez, je parlerai plus bas, un ton,
Pour glorifier, en vers, les galoches.
Leur glacis n'est pas celui des « Koron »,²³
Mais elles sont toujours une bonne chose.
Comment, sans elles, du fond de Solomianka,²⁴
Quand de l'argent pour le taxi, il n'y en a plus,
(Et les trotteurs depuis longtemps ont disparu)
Venir sur le Khrechtchatyk, au cinéma ?

Oh, pardon... Je me trompe, de nouvelles appellations
Sont données depuis peu à ces avenues.
Les anciennes sont sur la langue comme des boutons,
Ne dites pas « Khrechtchatyk » : c'est du sabotage en plus,
Car c'est l'avenue Vorovsky.²⁵ Et le décret,
Vous l'avez lu ? Vous murmurez : « Vous me blâmez ? »
Pour le paysan, ce n'est pas important,

Il l'appelle « Zlodiïvka », pas autrement.

Nous détruisons les noms, le thé, les savons,
Mais les vitrines étincellent de parfums,²⁶
À remplir de parfum les baignoires à fond,
À plonger dans les héliotropes et les jasmins.
En quoi des tropiques ce paradis est différent ?
Que dans les parfums immortels mordicus
Meure l'insaisissable puce de typhus.²⁷

Une pluie soviétique des nuages soviétiques tombait.
À la coopérative, (sans semelles) je m'en allais,
Pour trouver des galoches imperméables.
Mais pour le pied droit était introuvable,²⁸
Il n'y en avait que pour le pied gauche.
Et les femmes lançaient des reproches :
« Est-ce que le pied gauche doit être chaussé,
Et la jambe droite doit claudiquer ? »

À quoi bon se mettre en colère ? Pauvres femmes !
Si c'étaient des galoches de bonheur, mesdames,²⁹
Que dans les contes d'Andersen on lit.
Et qu'il suffît de chausser au pied,
Et tout de suite, loin des hyènes, des chacals,
Tu t'envoles vers d'autres temps, et basta :
Au moyen âge, en Grèce, à Rome, là-bas,
Pour oublier l'odeur de la fumée du pays natal.

Mais souvent dans cette suave fumée,
Les hôtes cultivaient aussi la vanité.
Voici Bernard Shaw³⁰ et autres confrères
Se jetant sur le repas en gardon de mer,
Voyageant comme Catherine en Crimée,
Sur des tapis à même la boue posés,
Et rarement un œil plus averti

Voulait scruter le fond profond ici.

De même, une fois à Kyiv arriva,
Très honoré à Moscou, Panait Istrati,³¹
Et chacun l'encensait, l'enfumait ici.
Bien qu'avare, la presse d'État
Toute la production de son hôte acheta
(Celle écrite et celle qu'il écrira après).
Et tous les écrivains et poètes qui étaient là
Ont reçu son autographe et son portrait.

Mais à peine ayant passé la frontière,
L'honnête Grec lança la foudre de Péroun,
Et d'un puissant son de cloche remplit la terre.
Son écho vibra aux oreilles de tous.
Ainsi, dès qu'il fut interdit, aussitôt
Avec quelle frayeur ceux qui l'avaient en mémoire
Arrachèrent du mur son portrait cadeau
Et le cachèrent au fond de leur mémoire.

Ô très chers hôtes venant de l'ouest,
Prenez d'Istrati en exemple le geste.
Est-ce que la colère ne gronde pas en vous ?
Notez tout : injustice, victimes, ceux qu'on bafoue.
Puis, avec de vrais tonnerres cette fois,
Punissez l'agresseur de mauvaise foi !
Ne soyez pas aveuglés par l'insolent vernis
D'autoréclame, des avantages, des profits.

Des maîtres vous prendront en dérision là-bas
Et vous tromperont tous comme des provinciales babas.
On vous montrera des machines en fonction,
Ils vous inventeront des milliers d'attractions,
Et vous, si intéressants, au mental d'enfant,
« L'esclave centenaire » ne viendra pas vous saluer.

Savez-vous que dans l'étau du métal enserrés,
Nous sommes des machines depuis longtemps !

Et les roues, au rythme des jours, tournent
Sans compter. Des longues colonnes passent,
Aux cris et au chant des sirènes se traînent.
Depuis longtemps nous sommes : pas des hommes mais des
[masses.

Dans le dédale des tours, des perspectives indicibles,
Le soleil est éteint par une main invisible...
Et notre cœur comme une hélice : « dzin-dzin ! »,
S'efforce d'aller vers les hauteurs en vain.

Mais tu ne peux te défaire de cette poussée.
Nos rêves, élevés par l'esprit,
Par des faits statistiques ne peuvent être remplacés.
La symphonie qui enchante l'ouïe
Pour le meilleur tracteur ne peut être échangée.
Quoi que tu fasses pour éteindre ce feu-là,
Chatoyant dans notre cerveau il flamboie,
Il couve et ne s'éteint qu'un instant parfois.

Mais nos pensées sont aussi prisonnières...
Pour qu'elles coulent comme une seule rivière,
La terrible loi de la mécanisation
Met une limite à nos plus hautes aspirations,
Et nous tondons les muses sous le même étalon.
Ainsi d'une main invisible nous détruisons,
Dans notre âme, les plantations divines
Que nous recouvrons des fumées d'usines.

Par contre, notre pays reflurit avec brio.
Au rythme des machines et des marches au pas,
Nous créons une nation d'un sang nouveau.
Nos âmes sont recouvertes d'une rouge laque.

Nous avons ukrainisé toutes nos institutions d'État
Et Chlioma n'est plus Chlioma, mais Chtchoupak³² :
Et à chacun, peu importe le nom porté,
À son crâne nous accrochons un toupet.

Il est le plus dangereux de facto,
Quand d'un saint il prend l'apparence formelle :
Soit celle d'un vieillard marchant sur l'eau,
Soit celle d'un ange battant de l'aile,
Et sa malice, c'est dans sa barbe blanche,
Ou dans ses atours blancs de sainteté qu'il cache.
Ainsi, d'une main amicale, le cruel ami
Extirpe, en l'écrasant, notre esprit.

Ce ne sont pas les ennemis sincères qui nous font peur,
Mais ceux qui avec la parole, maternelle et infâme,
Viennent vers nous pour détruire notre âme,
Et sèment les épines de la discorde dans nos cœurs.
Un châtiment plus terrible que la mort
Auront ceux qui ont choisi cette voie sans remord.
Honneur à l'ennemi qui, sur le chemin, plein d'audace,
Lutte franchement, pied à pied, face à face.

Quatrième partie

Ô, gloire à ceux qui malgré tout n'ont pas cédé
Au son mélodieux de la flûte enchantée.
À ceux qui, comme jadis le fier Hannibal,
Dont le sentier mène au plus haut des sommets,
Ont rejeté le pacte de l'ennemi fatal,
Qui ont refusé bouilloire et duvet en cadeau,
Et dans la toundra, la taïbola et taïga emporté
Le bruissement des blés, le murmure des bouleaux.

Que tous ceux qui boivent le thé en réclusion,
Dans les glaciales baraques et les prisons,
S'épanouissent comme ces forêts natales
Autour du silence d'interminables fontaines !
Dans leurs pensées de nous aussi qu'ils se souviennent,
Comme de ces rares éclats d'étoiles,
Et que l'immense Ousevlon³³ sans frontière
Leur soit plus hospitalier que le sein de leur mère.

Là-bas, d'un léger mouvement de main
Devant leurs yeux fait apparaître ce rêve ancien,
Que les siècles ont bercé nostalgiquement
Et drapé dans la pourpre d'un État.
Modulant sa voix sur les ailes du vent,
La voix de Yaroslavna n'arrivera pas
Depuis le rivage d'une lointaine rivière
Dans le fin fond de bois crépusculaires.

Là-bas, les propagateurs de l'incendie mondial
Enfoncent jour après jour comme un pal
Dans le cerveau noble qui repousse les limites.
Avec des os humains et du ciment ensuite,
Ils construisent une tour immense.
Ainsi, attirant tout le monde dans la danse,
Et empilant les dos et les poitrines en dôme,
Ils construisent un palais pour le bonheur des hommes.

Jouant cet air que tous ont pris en aversion,
Là-bas, viendront du monde entier des maillons...
Victimes meurtries rejetées par Madrid,
Les Mexicains prendront la place d'honneur ici.
Que l'Espagnol, le nègre, et puis le Moscovite
Dans une ronde fraternelle s'embrassent ensuite...
Là-bas, ayant accroché au mur leur portrait,
Qu'il ne reste que Marx et Staline tête-à-tête.

On nous a percé la fenêtre vers l'Asie.
Un commissaire dit : « Forêt de problèmes ici.
Sur cette forêt, le soleil ne se lève jamais.
Mais rapidement avec l'épée de Gordien³⁴
Ce nœud de Damoclès sera tranché désormais
À la manière du célèbre Macédonien. »
Mais les dilemmes font naître de gros problèmes,
Perdus, ne sachant plus où nous sommes nous-mêmes.

Voici à ces kourkouls maudits échec et mat,
Et la famine joue de la flûte aux enfants.
Beaucoup de charades sont résolues déjà,
Comment sortir du cercle magique maintenant.
Et on forge la chaîne des conseils sans relâche.
Mais la faucille sonna, le marteau menaça :
Toutes les résolutions d'un seul cri on vota,
Mais il reste encore un coupable qui se cache.

Nous masquons la décrépitude avec des ruines.
Notre élan et envergure n'ont plus la même mine.
Nous construisons des usines à succès partout,
Et nous avons dressé le puissant Dniiprostroï.
On voit déjà bâtir des kolkhozes partout
Où en sueur se livre au travail l'heureux boy.
Et bien que l'ennemi à grailier s'échine,
Longue vie à notre astucieux Potemkine³⁵ ...

Au bruit des roues, au chuintement des bandages,
Les guides planétaires crient au triomphe sans relâche.
L'eau de leurs discours coule à flots sur le moulin ;
Comme des champignons surgissent des écrivains,
Ils célèbrent les machines qu'ils glorifient.
Écrivez maintenant enquêtes et biographies,
Sur la liste de tous ces célèbres renoms

Sachez que Youri Klen n'inscrira pas son nom.

De je ne sais où souffle le vent sur nos têtes.
On compte en décades et non en semaines les jours,
Sans fil, sans aiguille et sans allumette,
Sur des chevaux qui ne font jamais demi-tour,
Nous galopons vers de sauvages quinquennats.
Vers où nous entraînera le Marquis de Sade,
À travers les labyrinthes de son sombre verger ?
Vers quels affreux divertissements et balades ?...

Plus d'une fois, il nous semble qu'un mauvais mirage
Nous perd dans le bois. Mais les reflets sages
De l'étain des eaux du Dniepr de même toujours
Ne clapotent-ils pas dans les rayons du demi-jour ?
Et le mont Askold³⁶ ne salue-t-il pas les bateaux
Depuis l'immensité infinie tout là-haut,
Où l'ancien soleil à travers brouillard et fumée
Vogue là-bas comme un amphorion doré ?

Que dans son habit de veuve dorme la Sainte Laure,³⁷
Au-dessus des oklads³⁸ ternis des icônes.
Souriant à travers les éclairs sempiternel
Toi, Kyiv, tu fleuris comme un rêve éternel
Que voit en songe le dormeur épuisé.
Mais tes pourpres, tes vélins, où sont-ils passés ?
À quel magicien maléfique fis-tu don
De tes brocarts, de tes caparaçons ?

À quelle bête ton sanctuaire tu confias ?
Avec quel joueur tu perdis au jeu à terme ?
Et qui t'a fait prisonnier sans combat ?
Depuis l'éternité, la bête sans derme
Montrant ses crocs, prit ta beauté, t'a séduit,
De tourbillons en remous, te noya ensuite.

Et comme Sviatoslav, de son crâne brisé³⁹
Tu fis une coupe de vin pour son banquet.

Éclairé par les éclairs de tes agonies,
Comme un ballon de mains en mains tu rebondis,
Mais chaque fois tu retombais dans les bras
Que te tendait bestialement le vil tricheur,
Jusqu'à ce que dans la brume rouge tu te figeas
En forme de lune ébréchée que le faucheur,
Comme avec une faucille empruntée au destin,
Utilise pour moissonner toute la plaine.

Et nous voici comme au temps oublié d'ancien âge
Poussés vers les fourrés par des vents violents.
À nouveau nous entendions des cygnes les cris sauvages,
Et à nouveau nous cherchions Tmoutorokan,⁴⁰
Et à nouveau la corne rendait nos lèvres gerçantes,⁴¹
Et on déversait sur nous des pluies ardentes.
Comme une tigresse marquée au fer chaud,
La terre hurlait sous les sabots des chevaux.

Un invisible dans les champs cognait très fort
Et à nouveau soufflait l'âme loin du corps.⁴²
Et les obus brisaient la chaussée défoncée,
Où avec un bruit joyeux des ailes, les corbeaux
Faisaient des nids dans la charogne des chevaux
Et tiraient une trame aux veines bleutées.
Et dansait à la pointe des baïonnettes
La mort, comme Carmen, au son des castagnettes.

Écheveaux des années de feu que la fumée drape,
Gerbes des jours sanglants, splendides grappes,
Qui sont nées au bruit des grenades éclatées,
« En ces temps-là... », j'aurais pu vous lancer...
Mais le chroniqueur dirait : « famine, peste, guerre ».

Et chaque année de l'invisible four
Il vous lancerait de la fonte comme un tonnerre,
Qui résonnerait à vos oreilles comme un bruit sourd.

Comme la forêt, nous sommes riches de souvenirs
Ou comme Sadko-Marchand⁴³ de ses diamants !
Mais ce poème il est temps de le finir.
Et qui, mais qui donc à la fin, par conséquent,
D'après la tradition ancienne, dois-je glorifier ?
Et quelle tête ici dois-je couronner ?
Souvenez-vous jadis, comme on chantait l'ode :
« Gloire aux princes, à Boï-tour Vsevolode !... »

Mais est-ce qu'il est de bon ton, ce style pompeux,
Quand les actes sont petits et dérisoires ?...
Que Dieu, ce récit d'un travail laborieux,
L'inscrive dans la chronique pour mémoire.
Sachez : à des milles et des milles à la ronde,
Leurs actes héroïques de mille fleurs fleurissent de par le monde.
Aussi que ça ne soit ni l'hymne, ni la lyre aujourd'hui,
Mais une prière qui couronne ce récit.

Aussi prions pour tous nos emprisonnés,
Qui vont au hasard des flots déchaînés ;
Pour nos martyrs et nos affligés,
Vivant au bord d'un tombeau enneigé,
Ceux qui cherchent en vain la lumière du jour,
Privés à jamais du chemin du retour.
Mon Dieu, du haut du ciel ne sois pas vain,
Sois charitable, sur eux étends tes mains !

Prions pour tous ceux que la destinée cruelle
A privés à jamais d'une aube nouvelle ;
Pour ceux que ne peut englober ma raison ;
Ceux qui ont vu saccager leur maison,

Et furent sans pitié jetés en prison,
Pour que leur joie n'ait plus de floraison.
Mon Dieu, d'un doigt, par attouchements légers,
Évite la souffrance à ces affligés !

Prions pour tous ceux qui, séparés sans raison,
Mourront en exil, loin de leur maison ;
Prions pour tous ceux qui, dans leur détresse,
Étouffent de la douleur qui les oppresse,
Qui rongent le soir les barreaux des cachots,
D'où mène à l'échafaud le bourreau.
Mon Dieu, du haut du ciel ne sois pas vain,
Sois charitable, sur eux étends tes mains !

Prions pour tous ceux qui, allant au combat,
N'auront plus assez de cette force qui va.
Pour tous ceux que, âpre comme la mort,
La destinée courba sous un joug pesant,
Qui boivent leur coupe amère remplie à ras bords,
Célébrant leur vie sans joie cependant ;
Pour tous ces chanteurs qui pour du pain et du sel
Exaltent cet enfer comme un paradis éternel.

De tous, leur sort est le plus cruel :
Parce qu'ils glorifient de leur censeur le coup mortel,
Seuls à seul, leur respiration se fait plus ample :
Quand la nuit caresse de ses parfums leurs tempes,
Alors ils composent des œuvres grandioses sans suite...
Où le soleil pleure... Ils brûlent ces œuvres ensuite.
Le monde ne saura jamais : le printemps dans leur chanson
Sanglote si fort que l'âme se glace de compassion.

Enfin, prions ensemble pour tous les humains
Qui ont connu tous un terrible destin.
Pour tous ceux qui n'ont connu ni joie ni bonheur.

Pour tous ceux qui furent happés par les broyeurs,
Pour qui les jours sont plus sombres que les nuits noires,
Et dont le rire dans la gorge n'est plus qu'un râle.
Mon Dieu, dans ces ténèbres ne sois pas vain,
Au milieu du désert, bénis leur chemin.

Notes

1. Pavlo Tytchyna (1891-1967), poète ukrainien, auteur du recueil *Les Clarinettes du Soleil*, fondateur du clarinétisme.
Maksym (Maxime, en français) Rylsky (1895-1964), auteur du recueil *L'Horizon bleuté*.
2. « Il est venu le temps » (*Ne pora*, en ukrainien), chant révolutionnaire national en Ukraine.
3. « Le Testament », poème du poète national ukrainien Taras Chevtchenko (1814-1861), utilisé jadis comme hymne national.
4. Prêtre dans la région de Poltava, ensuite archiprêtre à la cathédrale de Varsovie.
5. Latsis et Peters : deux Lettons qui, dans les premières années du communisme, étaient à la tête de la police secrète soviétique et célèbres pour leur cruauté et leur brutalité.
6. Narkoimat (abréviation de *narodnyi komisariat*) : commissariat du peuple.
7. Le Mont-Chauve, près de Kyiv : Selon les croyances populaires, lieu de sabbat des sorcières.
8. Famine organisée en Ukraine par Moscou.
9. « Le corbeau noir » : automobile noire de la Tchéka qui venait arrêter les gens, la nuit.

10. Des affiches avec des slogans révolutionnaires et antireligieux (« La religion est l'opium du peuple », etc.) décoraient le portail et les murs de la cathédrale Saint-Volodymyr à Kyiv.
11. Allusion au *Dit de la campagne du prince Ihor*, poème épique du XII^e siècle (l'équivalent de la *Chanson de Roland*) : « ... ni au faucon, ni au gerfaut, ni à toi, corbeau noir, Polovtsien...»
12. Oleksy Tolstoï (1882-1945), écrivain russe. Il écrivit : « Connais-tu ce pays où tout respire l'abondance, où les fleuves coulent plus purs que l'argent ? »
13. Récit tiré d'une chronique. Un khan polovtsien vivait en exil à l'étranger. Un émissaire de son pays natal ne parvenait ni avec des mots ni avec des chants à le convaincre de retourner dans son pays. À la fin, il lui donna à respirer de l'absinthe (*yevchan-zillia*, en ukrainien) de ses steppes natales. Aussitôt, le khan ressentit de la nostalgie pour son pays natal et y retourna.
14. Chez Rylsky, dans le recueil *Les Tchoumaks*, la mythologème est la mère du philosophème.
15. Le recueil *Les Tchoumaks et les foins* de Rylsky est écrit en octaves.
16. Mykola Zerov (1890-1937), chef spirituel du groupe des cinq écrivains ukrainiens appelés les « néo-classiques ». Ces cinq écrivains étaient : Mykola Zerov, Maksym Rylsky, Pavlo Fylypovytych (1891-1937), Mykhailo Draï-Khmara (1889-1939) et Youri Klen (de son vrai nom Oswald Burghardt, 1891-1947).
17. Allusion au *Dit de la campagne d'Ihor*.
18. Janissaires : corps d'infanterie turque ; milice constituant la garde du sultan et formée à partir d'enfants chrétiens ou orphelins, enlevés et éduqués spécialement.
19. Kossynka, nouvelliste talentueux, et Vlyzko, poète, furent tous deux fusillés.

20. Une des îles Solovki (sur la mer Blanche), où se situait un ancien monastère, transformé en camp de concentration.
21. Dans le *Dit de la campagne d'Ihor*, Ovlour est le Polovtsien qui a permis à Ihor de s'enfuir.
22. Evbaz : abréviation de Evreïskyi bazar, Bazar juif.
23. « Koron » : marque de chaussures.
24. Solomianka : banlieue de Kyiv.
25. Vorovsky : ambassadeur soviétique, assassiné en Suisse. *Vor*, en russe, et *zlodii*, en ukrainien : voleur ; d'où le jeu de mots (« Zlodiïvka »).
26. À l'époque de la pénurie de produits de consommation courante et de savon, les vitrines des magasins étaient remplies de flacons de parfum. Le savon n'était vendu qu'à ceux qui achetaient du parfum.
27. Durant des années, le typhus a sévi en Ukraine.
28. Il ne s'agit pas ici d'une anecdote, mais d'un fait réel. Dans tout le poème, il n'y a aucun fait imaginaire.
29. Allusion à un conte d'Andersen connu.
30. George Bernard Shaw fut reçu en grande pompe par Staline à Moscou. Par la suite, il a glorifié l'URSS, où on ne lui avait montré que des attrapes.
31. Panait Istrati (1884-1935), écrivain roumain d'expression française. S'étant rendu en URSS en 1927, il en rapporta dans *Vers l'autre flamme*, violent réquisitoire contre la société soviétique.
32. Solomon Chtchoupak, rédacteur en chef de la *Pravda prolétarienne*, avait pour fonction de mettre la presse ukrainienne sur la voie du communisme.

33. Ousevlon (ou Uslon) : Direction générale des camps de concentration du Nord.
34. La mythologie grecque connaît le «nœud gordien», tranché par Alexandre le Grand, et « l'épée de Damoclès », qui symbolise le danger qui peut s'abattre d'un moment à l'autre. L'orateur a confondu les deux notions. (Citation notée et rapportée par Youri Klen).
35. Potemkine : homme d'État sous Catherine II. Lors du voyage de celle-ci en Ukraine, il fit installer des constructions en faux-semblant pour faire illusion.
36. Mont Askold : l'une des collines sur laquelle est bâtie la ville de Kyiv.
37. La Laure (ou Monastère des Grottes) de Kyiv.
38. Oklad : revêtement métallique d'une icône.
39. Du crâne du prince Sviatoslav, le prince petchenègue se fit une coupe à vin.
40. Tmoutorokan : contrée du côté de la mer Noire.
41. Corne : fait allusion à l'époque scythique, en rappelant le rite de fraternisation décrit par Hérodote et qui consiste à boire dans la même coupe (ou corne) un breuvage mêlé à leur sang ; d'où l'expression « gercer les lèvres » avec la corne.
42. Expression empruntée au *Dit de la campagne du prince Ihor*: « ... ils soufflent l'âme loin du corps ».
43. Sadko-Marchand : conte populaire.

La Cendre des empires (Popil imperii, 1946)

Première partie (extrait)

On pousse les paysans vers les collectivités,
L'impôt alimentaire dans le district est ramassé.
On prend tous les cadeaux que font les champs :
Les pois, le blé, l'orge et puis l'avoine,
Aucun grain pour les semailles n'est laissé,
Les dons de la terre à l'étranger sont exportés.
Les gardiens de bœufs, les bâtards déboussolés
En wagon vers Ousevlon sont déportés.
Avec les tracteurs en panne, aucunement
On ne peut faire route pour semer dans les champs,
Impossible de faire le labourage,
Avec bœufs et chevaux, crevés l'an passé sans fourrage.
Il y a longtemps qu'on a mangé chiens et chats,
On a piégé toutes les souris et les rats.
Là où sont les crabes, l'hiver on s'y cache,
Et on cuit du pain avec l'écorce qu'on hache.
Évite la nuit les endroits incertains,
On te cuira en te mettant sur des marrons,
Te privant de ta chasuble, estomac et bottillons.
Avec de la chair humaine, le village
Fera des choses à faire envie même au salon :
Des saucisses, des côtelettes, des tripes et du goulache,
À la moscovite, à la cracovienne, et des saucissons.
Car l'an 16 du socialisme,
Dans l'histoire de notre ère se caractérise
Par l'épanouissement du cannibalisme ;
Et la famine tout haut claironne.
Attendez, attendez ! En Europe avec ces charognes,
À notre époque de crises alimentaires,
Des conserves on pourra en faire,

Sous le contrôle d'expertises sévères.
La culture en nous dressant sur nos excréments,
Nous fait cent fois beaucoup plus puissants :
Avec de la graisse humaine, on fera des bougies,
Et avec nos os du superphosphate aussi.

Deuxième partie (extrait)

Et j'ai entendu la réponse : « Viendra un temps
Que le monde n'a jamais encore connu.
Regarde quel destin ton pays attend ! »

Et devant moi se déroulait à perte de vue,
En friche, envahie d'herbe défleurie.
Et plus loin à l'horizon, la steppe morte dénudée.

Dans le blé très bas, que la serpe n'a pas touché,
On voyait des cadavres enflés, bleuis et noircis
Et cette steppe dormait d'un sommeil de scythe.

Près de l'étang, des maisons blanches, jolies
Qui séduiraient même le paradis,
Et la lumière jouait dans le chaume jauni.

Elle semblait nous inviter pour s'y reposer !
Et nous sommes rentrés dans cette blanche maison
Où la marmaille criait : « Donne à manger ! »

Sur le feu, la mère cuisait un repas.
Je me suis approché, pour voir dans le chaudron,
Et pétrifié d'horreur, maudit, je restais là.

Est-ce que l'opium a empoisonné mon cerveau ?
Dans l'eau qui clapotait à gros bouillons,

Dans l'herbe hachée, cuisant dans cette eau,

Je vis de la chair humaine en morceaux,
Et dans cette eau bouillante, une tête d'enfant
Embroussaillée dans ses cheveux, flottant,

C'était comme une sorte d'herbe qui était là,
Avec parmi un trognon entier de chou,
Et bougeait, paraissant vivant, un bras.

Il y avait là en couche épaisse de tout,
Et tout devint pour moi si vite
Si insupportable, si clair et puis si vide :

Comme un soleil qui en silence se lève
Sur les sables morts du Sahara.
Et je dis : « mais c'est seulement en rêve

Que nous hallucinons tous ces cauchemars.
Nous nous sommes perdus dans un brouillard noir,
Et un spectre nous envoie des sorts maléfiques. »

Et le poète répondit : « Le crime, le mal,
Les faits terrestres, la gloire, les actes héroïques,
Ne sont rien que des sortilèges fatals,

Qui aveuglent par instants notre regard
Et nous voilent le monde de la vérité ultime.
Toi aussi, tu creuses tes erreurs dans le brouillard.

Toi-même, tu n'es qu'une sauvage fleur des cimes
Que le vent caresse au bord de l'abîme,
Pour qu'elle accomplisse le Divin testament.

Et cet espace-temps mort et glacé,

Ardent, vivant, tu dois le traverser :
Alors observe ce qui aujourd'hui est présent. »

Voyage vers le soleil (Mandrivka do sontsia, 1934)

L'horizon aux teintes cuivrées flamboie.
Des gens en haillons des amas,
Dans le regard désespoir et colère,
Sur le dos leurs enfants, leurs affaires,
L'horizon rouge les ingère...
Des foules de gens en haillons,
Des montagnes de malheur, de saleté...
Dans des sacs, dans des besaces rapiécées,
Dans de grisâtres balluchons
Portent leur misère et leur destin...
Leur route s'étend vers l'incertain.
Quelque part un fossé au bord du chemin.
Ou bien un ravin ici,
Leur donnera repos et asile de nuit...
Le vent leur chantera
Les rythmes des voyages d'antan
Et bercera leur destin comme un enfant...
Ils rêvent : les Petchenègues¹ sont là
Les Polovets, les Obres, les Tatars
À nouveau reviennent,
Dans l'espace scythe, avec quel tintamarre
En captivité ils amènent.
Mais,
Ces troupeaux où sont-ils,

¹ Petchenègues : population turco-tatare établie au IX^e siècle le long des côtes de la mer Noire.

Ceux qui, après leur passage, durant
Trois jours et trois nuits,
Avec la vapeur humide de leur trace nomade,
Faisaient fumer dans la steppe au loin,
L'herbage moite ?
Le lait des juments et des vaches grasses,
Ne coulait-il pas comme un fleuve qui passe,
Quand à travers la steppe les Huns
Roulaient sans fin
Leur joyeuse colère ?...
Les villages noirâtres bâillent déserts.
Dans la steppe que voit-on ?
Çà et là poussent les chardons,
Parmi les herbes sauvages, luisant,
D'un cheval gisent les os.
Le soleil ivre, en riant,
Comme sur un clavier de piano,
Joue la marche funèbre
Sur les blanches vertèbres.
De la corne d'abondance, des malédictions
Sont déversées par la famine déchaînée.
Dans les trous des chiffons lacérés,
Le froid se blottit comme un pigeon.
« Si je pouvais trouver la peau d'un chien »
Rêve un enfant blond de cinq ans d'âge :
« Mais quand le grand-père mourra enfin
Il nous servira de repas . »
Le soleil comme un poids lourd de rage
D'est en ouest, se débat
Dans le ciel clair et glacé,
Comme si le vent débridé voulait s'en amuser.
Une mère folle
Son nourrisson cajole,
Et chante à mi-voix :
« Mon Dieu en toi

Quelque part sur la route là-bas,
Cinq sont morts déjà. »
Gloire à toi, ô Dictateur !...
Comme une couronne dorée dans la nuit,
Ton palais avec ses lumières de loin nous séduit.
Son esprit renfermé, d'une fade tiédeur,
Déjà sur la porte,
Avec une étouffante douceur
Se transporte,
Et se pose sur les paupières.
À la traîne tous se coucheront par terre,
Parmi les crachats et les mégots...
Les uns, sur un manteau usé, replié,
D'autres, sur des chiffons en lambeaux,
Par la fenêtre brillent les constellations...
Des besaces, des baluchons,
Des ballots.
Le sommeil les ceindra des monts.
Qu'ils rêvent donc : les Mont-Blancs enneigés
Déjà les saluent à travers les brouillards bleutés.
Et quand le train enroué,
Saccadé,
Comme dans le sein d'Abraham
Les accueillera dans ses wagons puants,
Frêles, brisés,
En lambeaux, rapiécés,
Alors qu'il leur insuffle en les berçant
Le rêve ensoleillé,
Et comme de Lohengrin, le cygne resplendissant
Qu'il les amène au pays du bonheur.
De montagnes de haillons amoncelés,
Des hallucinations sombres désespérées,
Le déluge effrayant de ce temps de malheur,
À travers la steppe et les ravins,
Déverse sans fin.

La famine claironne comme un âne.
Comme de grands cloaques,
À Kyiv et Kharkiv, à Poltava, à Odessa,
On reçoit
Des villages les brunâtres crachats...
Chut ! car on célèbre
La messe noire
Dans toute l'Ukraine...
Et que ton nom soit digne de gloire,
Toi qui au désert retourna les plaines,
Partout dans les steppes
Dans les marécages
Les toundras, les taïgas effrayants comme des cauchemars,
Et dans les villages,
Que les clochers percent de leur dard,
Ensermé par l'étau des bâtiments
Le brontosauve géant
S'est recroquevillé et voilà
Abandonnée, pourrie, sa carcasse
De sa poussière jusqu'à Petchora,
Depuis Le Havre jusqu'à Yokohama,
Remplit de sa puanteur tout l'espace...
L'horizon chauffé, cuivré, flambloie,
Ingère
Le chemin ondoyant,
Les jaunâtres ornières
Et la foule indifférente qui erre.
(Le passé dans le cœur, c'est un trésor sans pareil),
Dans cet ouragan
Aux couleurs du soleil.
Comment les recevra-t-elle, la capitale antique,
Celle qui les appelle comme un clairon d'État,
Celle, où dans une danse frénétique,
Se sont enlacés : la peste, le typhus et le choléra ?
Regarde autour de toi !

Partout la boue, la fange.
Ton pays est mort.
Le vent sur les victimes danse.
Seul, saint Volodymyr encore,
Sur le Dniro là-haut
Béni les monts
De sa croix éteinte.
La ville projette dans la nuit,
Des lampadaires les perles dorées...
Les peupliers et les tours, les laissent déjà entrer
Dans les lieux maudits.
Est-ce que les livres n'ont-ils pas prédit,
Qu'à la fin des temps : signes et miracles il y aura
Quand l'ombre du guide au front bas,
Leur chemin ne croisera pas !
Quand Sainte-Sophie et Sainte-Laure
De leur place bougeront !...
Sans arrêt, ils passent et vont...
Qu'elles reçoivent en hôtes cette cohorte
La grande place morte,
Où sur un cheval d'airain on voit
Dans le brouillard léthargique,
Par-delà cette populace jusqu'au Venezuela,
Jusque Shanghai au loin
Dans le brouillard électrique,
Bohdan qui étend son bâton de hetman.

OLEKSANDER OLÈS

Écoutez ! (Sloukhaïte !)

Écoutez, écoutez ce cri, du fond de l'abîme,
Notre prière ardente ultime...
Vous qui aujourd'hui avez dîné, le ventre plein,
Jetez-nous au moins la peau d'un chien !

La terre est recouverte de nos cadavres glacés,
La terre noire est toute bleue...
Du pain, du pain, du pain aux affamés,
Votre corps, votre sang aussi !

Comment vous ne saviez pas que la sécheresse sévit ?!
Comment vous n'avez rien entendu enfin ?!
Où sont donc vos oreilles, votre cœur et vos yeux ;
Avez-vous quelque chose d'humain ?!

Chair vous êtes, de la viande; de la viande beaucoup !
Les charognes depuis longtemps sont mangées.
Regardez ! Dans les plaines silencieuses partout,
On voit des tombeaux déterrés.

Ô, sauvez-nous car nous nous sommes sauvés,
En mangeant la glaise et l'écorce,
En buvant le sang humain ! dans les plaies
Et la mère en cuisant son gosse !

La terre est recouverte de nos cadavres glacés ;
Ayez pitié, ô pitié de nos tourments atroces...
Du pain pour nous, du pain aux affamés,
Du pain pour nous, du pain, ô bêtes féroces !

La Famine (Holod, 1933)

Hier soir j'ai coupé la tête
À Halia... mon enfant,
À l'aube, de bon matin, aujourd'hui j'ai déjeuné...
Que m'arrive-t-il, mais quoi ? ô mon Dieu !

Oui, j'ai coupé la tête à la scie,
J'ai pensé : je mangerai de la viande...
J'ai pensé à la viande, mais c'était une koutia¹...
Koutia, koutia, que le tonnerre me frappe !

Que le paradis ait son âme. Tu n'es pas restée
Dans ce monde seule sans moi,
Ta mère ne s'est pas soumise, mais a lutté,
Seulement... je n'ai plus de forces.

Bonnes gens ! ... (Est-ce que je rêve ?)
J'ai tué mon enfant !...
De faim, de froid j'ai perdu la raison...
Bonnes gens ! (Est-ce que je rêve ?)

¹ Koutia : mets traditionnel de Noël en Ukraine.

PAVLO TYTCHYNA

La Famine (Holod, 1924)

S'il pouvait faire jour... Maman, du pain !
Le père se souleva : tais-toi enfin !
Autour du poêle dans le wagon groupés,
Les fuyards meurent affamés.

Et la fumée leur mange les yeux.
Le froid les transperce jusqu'aux os.
Autour du wagon des cris, des bruits,
Le commerce, les sifflements et le troc.

En haillons, dans la misère, les maladies
La mère s'est tassée, a enveloppé le nourrisson
Dans quelque chose et toujours : allons dormons,
Si tu pouvais t'endormir pour l'éternité... la vie !

Nous sommes venus ici, et la famine vint,
Il n'y a plus d'humains parmi les humains.
T'as entendu ?... une femme, il n'y a pas longtemps
Par ici, a fait bouillir ses deux enfants...

Le père sursauta : insensée !
Tais-toi ! qu'est-ce que tu as fait ?
La mère se redressa et hurla,
Tandis que le père au visage lui cracha.

VASSYL SYMONENKO

Les Obélisques

Les obélisques granitiques, comme des méduses,
Rampaient, rampaient jusqu'à l'épuisement.
Au cimetière des illusions assassinées
Il n'y a plus de place pour les tombes.

Des milliards d'espoirs mis en terre noire,
Des milliards de bonheurs réduits en cendres...
L'âme est en feu, la raison féroce est déchaînée,
Et la haine rit aux éclats à tous les vents.

Si tous les trompés prenaient conscience,
Si tous les morts reprenaient vie,
Alors le ciel sous les anathèmes devenu gris
Se romprait de honte et de blâme.

Tremblez tueurs, réfléchissez laquais,
La vie n'est pas conforme à vos étalons,
Vous entendez ? Au cimetière des illusions
Il n'y a plus de place pour les tombes.

Déjà le peuple n'est plus qu'une plaie,
La terre devient féroce sous le sang,
Et chaque bourreau, chaque tyran,
Attend déjà le nœud coulant.

Traqués, assassinés et mis à mal,
Se soulevant, ils vont créer un tribunal,
Et leurs imprécations féroces et farouches,
Tomberont sur les âmes putrides et repues,
Et les arbres balanceront aux branches,
Les apôtres du crime et du mensonge.

L'Homme et l'arme (extrait) (Lioudyna i zbroia, 1960)

L'artilleur s'adressa à Doukhnovytsch quand celui-ci finit de mâcher son pain détremé.

– Ce n'est rien encore – du pain, c'est toujours du pain. Moi, en 33, je me suis nourri tout le printemps avec des mauvaises herbes. Il m'arrivait de hacher de l'arroche, de la mettre dans une marmite, ajouter de l'eau et la faire cuire.

– Mais vous... n'aviez pas de mère ?

– De toute la famille, j'ai été le seul survivant. J'avais enflé, les jambes pleines d'œdèmes, mais j'ai réussi à survivre. Le printemps a été dur, très dur. Le vide, où qu'on aille... Des fenêtres arrachées, des maisons suintant la solitude... Qui aurait pu vraiment faire attention à moi, et pourtant, dès la nuit tombée, je fermais toutes les issues de la maison, tellement j'avais peur ! Je ne sais même pas pourquoi. Mais bon, pensez : je n'étais qu'un gamin... Et quand les céréales ont commencé à mûrir, je prenais une taie d'oreiller et des ciseaux et je partais dans les champs. Le seigle était haut, il n'avait pas poussé plus mal que cet été. Je m'enfonçais au plus profond pour que le gardien ne me voie pas et je coupais les épis, j'en remplissais la taie.

Beaucoup de gens allaient ainsi couper des épis et les gardiens les pourchassaient, les appelaient les « trafiquants koulaks », alors qu'ils n'étaient pas du tout des koulaks, mais simplement des gens qui avaient faim. En rentrant chez moi, j'allumais le feu dans la cheminée, je vidais les cendres directement par terre – l'époque n'était pas à la propreté – et j'étais mes épis dans la cheminée. Quand ils étaient secs, je les écrasais, puis je faisais cuire des galettes. Les épis étaient encore verts, alors les

gallettes étaient également vertes et amères, mais après avoir mangé, on retrouvait un peu de vie. Je ne sais pas comment ça se passait ailleurs, mais chez nous, c'était comme ça.

ARKADY LIOUBTCHENKO

Son secret (Yoho taiemnytsia, 1943)

Le matin, nous sommes descendus au premier arrêt après Lokhvytsia, où se trouvait la nouvelle sucrerie Staline. Le lendemain, Vassylkivsky vint de Lokhvytsia pour nous voir. Il nous raconta tout ce qui se passait dans la région, en citant de nombreux exemples récents. Il s'avéra qu'il y avait déjà de nombreuses révoltes spontanées contre les autorités, des tentatives délibérées de s'emparer de réserves de grain, de voler n'importe quel bien. Les assassinats de représentants de l'autorité se multipliaient. En réponse, il y avait des représailles féroces, et de nouveau, en retour, l'opposition se renforçait, avec des attaques à main armée. Il y avait pas mal de cas d'anthropophagie et les autorités ne savaient plus quoi faire : faire des jugements pour l'exemple, avec exécution sur place, ou plutôt étouffer ces affaires, pour éviter d'envenimer les choses ? Il y avait sans cesse des gens qui fuyaient on ne sait où, au hasard, et de plus en plus de cadavres au bord des routes. Il y avait des cas d'euthanasie familiale et toutes sortes de tentatives de suicide. Il y avait un incroyable désordre, un découragement, un désespoir. C'était la terreur.

(...)

– Camarades ! Il s'arrêta soudain, comme s'il était prêt à bondir hors de ces quatre murs trop étroits pour lui. – Camarades, je nagerai de nouveau à contre-courant. Je vais dire encore une « hérésie » et je vous demande d'y croire. Cette famine est un phénomène sciemment organisé. La faim et l'agitation sont une manœuvre adroite pour régler d'un coup le très dangereux problème ukrainien. Comprenez-moi, soyez « hérétiques » un instant. La collision vient juste de commencer. Ce plan

quinquennal stalinien, ce n'est que le troisième acte de notre drame. Nous en avons encore deux devant nous. Mais notre résistance de fer y suffira-t-elle ? Il se trouvera certainement quelqu'un de courageux pour crier le premier : « Ça suffit ! Rideau ! »

Je me souviens que c'est ainsi qu'il¹ courait dans la petite chambre étroite de la rue Lymarsky, s'arrêtant soudain au milieu des volutes de fumée de cigarette et prononçait pour la première fois son slogan : « Fuyons Moscou ! ». Il savait toujours percevoir le premier ce qui commençait à bouillonner autour de façon chaotique, il savait saisir l'essentiel, en faire une synthèse claire et laconique, le transformer en facteur déclenchant ralliant rapidement tous ceux qui pensaient comme lui et qui lui étaient dévoués.

(...)

Quelques jours plus tard, nous partîmes vers les villages, après avoir arrêté définitivement notre plan. Le chariot de l'usine avançait lentement sur le chemin boueux et ne parvint aux abords de notre premier objectif, Hamaliïvka, que dans la soirée. Le conseil municipal de Hamaliïvka avait été prévenu par téléphone de notre arrivée. On nous attribua une chambre particulière dans la vaste maison d'un paysan cultivateur d'arbres fruitiers. Le maître de maison, dès les premiers mots, se précipita sur nous pour nous abreuver de questions sur Kharkiv, sur les mesures que prenait le gouvernement contre la famine. Ce grand gaillard d'âge mûr, expérimenté et volontaire, avait réussi, on ne sait comment, à rester en vie avec toute sa famille. Il avait même réussi à conserver une petite vache. Il couchait donc dans l'étable, armé jusqu'aux dents et barricadé, prêt à se battre à mort, comme ces anciens colons,

¹ Mykola Khvylioviy (1893-1933), écrivain et publiciste ukrainien.

dans leurs fermes isolées. D'après son propre récit, il était clair que les trois quarts du village avaient disparu, et lorsque nous sommes sortis dans la cour, tard le soir, nous avons été frappés par l'obscurité totale et un silence extraordinaire. La dernière goutte de pétrole avait été utilisée depuis longtemps, et tous les chiens et chats avaient été mangés depuis longtemps. Ce n'était pas un village que nous avions devant nous, mais un cimetière muet, où il restait encore quelques morts vivants.

Le lendemain, nous avons vu ces ombres humaines qui vacillaient dans le vent (surtout les femmes) travailler dans les champs. Ils labouraient et semaient en utilisant surtout des vaches, aussi misérables et desséchées que leurs propriétaires. Ils s'attelaient aussi eux-mêmes à la place du bétail, purgeant une peine imméritée, et dans ce geste, il y avait une protestation criante, bien qu'inconsciente. Ils s'accrochaient à la vie dans un ultime effort et en cela, ils faisaient preuve d'une sorte d'héroïsme, de l'étonnante vitalité ukrainienne.

Nous allions de maison en maison, nous interrogeons, nous regardions. Nous avons entendu une personne demander à une autre un grain de blé, un seul grain, afin de retrouver un peu de force, et, ne l'obtenant pas, se tourner, menaçante, vers le ciel : « Seigneur, pourquoi te dresses-tu contre moi ? »

Et nous avons vu l'homme et la femme s'étendre délibérément côte à côte sur leur bat-flanc et fermer les yeux avec un cri lugubre, attendant la fin...

YEVHEN MALANIOUK

Les yeux de bleuet (Volochkovi otchi, 1962)

C'était il y a deux ans. Un fuyard venant de l'Ukraine serrée dans les tenailles de la famine organisée. Un visage parcheminé de fakir, alors que cela faisait un mois qu'il vivait dans des conditions normales, et des yeux qui avaient vu et photographié pour toujours ce qui ne peut avoir ni nom, ni sens commun.

Il racontait d'une voix éteinte, incolore, une voix d'outre-tombe. Il semblait qu'il ne croyait pas que l'on puisse le croire. Il ne croyait pas qu'il pourrait émouvoir, convaincre des auditeurs d'un autre monde. On aurait dit qu'il évitait d'avance la tâche inutile de convaincre des gens pour qui « collectivisation », « travail obligatoire » ou « sovkhoze » n'étaient que les mots bizarres d'une langue bizarre qui n'éveillaient pas l'ombre d'une compréhension quant à leur signification concrète aiguë, leur teneur cruellement réelle.

Je ne me souviens plus du tout de ce que raconta cet étranger (il n'était pas ukrainien d'origine). Une partie a été notée par écrit. Une partie a même été publiée. D'ailleurs, tout était « connu », bien que personne n'en eût réellement pris conscience.

Il décrivait aussi la marche des campagnes vers la ville au printemps 1933.

« Ce n'était pas l'assaut des paysans ukrainiens plus ou moins valides et quelquefois armés de 1920-22, les années des dernières révoltes et des débuts de la première famine. C'était la marche macabre d'êtres humanoïdes, désarmés depuis longtemps, épuisés depuis longtemps et depuis longtemps brisés, moralement et physiquement.

Toutes les routes qui menaient à la ville étaient jonchées de

cadavres, disait-il. Les cadavres restaient des semaines sans sépulture. Ils étaient dévorés par les vers, les corbeaux et les chiens errants... Les plus vaillants atteignaient la ville, mais, en arrivant, ils se couchaient sur l'asphalte pour ne plus se relever. Toutes les gares de chemin de fer, toutes les grandes et petites villes d'Ukraine étaient envahies de gens couchés par terre. D'abord, ils essayaient de rester assis en tendant la main, demandant l'aumône. Puis leurs forces les quittaient, ils se couchaient la main tendue et leurs corps se mettaient à enfler et à changer de couleur... Mais la mort ne venait pas vite. Ils agonisaient pendant des semaines sans aucun recours, baignant dans la mare de leurs propres excréments. La peau de leurs pieds enflés se craquelait au soleil, de l'eau suintait de leurs plaies et des essaims de mouches envahissaient leurs lambeaux de chair à vif.

Les habitants des villes considéraient cela avec indifférence, soit le regardant comme une chose normale, soit s'efforçant de ne pas regarder. Des orchestres jouaient dans les parcs municipaux, les théâtres et les cinémas étaient pleins, le public se promenait sur les trottoirs, longeant les mourants et les cadavres. »

Eh oui. Tout ceci est connu, on sait tout cela. Ce maudit relativisme du psychisme de l'homme moderne qui s'habitue à tout. Mais dans le récit de l'étranger, il y eut aussi quelque chose qui me remua jusqu'aux tréfonds et se grava pour toujours dans ma mémoire, comme avec un couteau coupant comme le feu. C'est l'image d'un enfant assis sur la route près du cadavre de sa mère, ses yeux couleur de bleuet largement ouverts, où se lisait une interrogation muette, regardant tantôt sa mère, tantôt le monde alentour, sans comprendre ce qui se passait. « Je ne pourrai jamais oublier les yeux couleur de bleuet de cet enfant ukrainien » disait l'étranger parcheminé, et dans sa voix éteinte, incolore, une corde vibra soudain, et dans ses yeux morts une étincelle passa.

Faut-il décrire l'image à partir des mots de l'étranger ? Se souvenir de ses paroles ? Essayer soi-même de « peindre » ? Ce serait un effort inutile et impie. Les efforts de tous les Shakespeare du monde n'y suffiraient pas.

Et comme pour graver encore plus fermement, encore plus précisément, dans ma mémoire l'image de cet enfant et de ses yeux couleur de bleuet, je lisais récemment les mémoires d'un médecin serbe qui venait de s'échapper de l'URSS et qui avait séjourné pendant la guerre mondiale sur les territoires de l'Ukraine et du Kouban.

« En novembre 1931, il n'y eut plus de pain en Ukraine. Toute l'Ukraine rurale se mit en mouvement vers les chemins de fer. Les gens se dirigeaient principalement vers l'Est, le Caucase et l'Asie centrale...

Les enfants ont commencé à enfler et à mourir. Les enfants ont une façon très particulière de mourir de faim. Au début, ils pleurent. Puis ils deviennent silencieux et vieillissent très rapidement. Les années de vie qui leur sont accordées passent comme en un instant. Leurs yeux, de très grands yeux, regardent le monde comme des yeux de vieillards qui ont pris conscience de toute la vérité, ou plutôt, de tout le mensonge de l'existence. L'horreur de la guerre n'est rien en comparaison avec les yeux d'un enfant qui meurt de faim. Lorsqu'on passe près d'eux, étendus dans la rue, près d'une palissade, le long d'un mur, les yeux des enfants vous transpercent de part en part. Ils sont pleins d'un étonnement silencieux : une personne passe et ne meurt pas. C'est donc l'un de ceux que leurs parents désignent comme étant la cause de leur mort. Et quand l'étincelle de vie, à peine perceptible, achève de s'éteindre en eux, ils se couchent, comme ils se couchaient le soir, bercés par la voix de leur mère ou de leur grande sœur, et s'endorment du sommeil éternel. »

Échos sur la famine de 1932-1933 en Ukraine en France et dans les pays francophones

De tous les pays d'Europe occidentale, c'est la France qui s'est le plus préoccupée du sort de l'Ukraine. Bien intentionnée à son égard, si l'on excepte quelques divergences lors du traité de paix de Brest-Litovsk, par exemple, et une certaine tendance prorusse, elle lui a apporté son soutien moral dans les périodes tragiques de son histoire. À la fin de la Première Guerre mondiale, la France reconnut, la première, la République Ukrainienne et, lorsque les troupes soviétiques occupèrent son territoire, elle accueillit un grand nombre d'émigrés politiques ukrainiens.

L'Ukraine était à l'époque le plus grand fournisseur de blé. Lorsque la nouvelle d'une effroyable famine touchant ce pays, réputé riche, se répandit, elle surprit tous les pays d'Europe. La majorité de l'opinion française compatit aux misères des Ukrainiens, mais ceux qui suivaient la propagande soviétique nièrent l'existence de toute famine, notamment certains hommes politiques, tel Édouard Herriot, chef du parti radical, maire de Lyon, plusieurs fois président du Conseil et président de la Chambre des députés. Alors qu'il était ministre des Affaires étrangères, en 1925, la France reconnut l'URSS. En 1933, M. Herriot se rendit – à titre privé mais accompagné de parlementaires – en Union Soviétique, au plus fort de la crise économique. Une visite de quelques jours, du 26 au 30 août, qu'il effectua en Ukraine en compagnie de l'ambassadeur de France, M. Alphand, sema le trouble dans les esprits. Était-il oui ou non le représentant officiel de la France ? À Odessa, Kyiv, Kharkiv et Zaporijia, il visita des kolkhozes, des entrepôts de tracteurs, des usines, une centrale

hydro-électrique ; partout les accompagnateurs lui présentèrent un tableau idyllique d'abondance, de bien-être et d'enthousiasme (comme jadis le prince Potemkine exhiba ses fameux villages) dissimulant la triste réalité de millions de personnes mourant de faim. De retour en France, interrogé par la presse, M. Herriot réfuta les échos qui se propageaient d'une famine en Ukraine. Ses affirmations furent largement exploitées par la propagande soviétique et par le PCF. La majorité de la presse française critiqua certaines de ses déclarations telles que : « Lorsqu'on soutient que l'Ukraine est dévastée par la famine, permettez-moi de hausser les épaules »¹, ou encore « La famine ? Je ne l'ai pas vue », – en totale contradiction avec une multitude de témoignages recueillis auprès d'Ukrainiens ou de voyageurs non engagés. L'année suivante, en 1934, M. Herriot publia un livre, *Orient*, où sur un fond historique assez juste il présente ses réflexions sur son voyage. Dans un chapitre consacré à l'Ukraine, relatant la situation explosive (« idées nationalistes, attentats »), il n'y aperçoit que des difficultés mineures : « Il y a certainement, de l'aveu même du journal *Kommounist* (N° du 25 mars 1933), quelques difficultés pour l'ensemencement, la moisson et le ravitaillement »².

1. La famine et la presse francophone

Informée de la tragédie qui se jouait en Ukraine, la presse française réagit en condamnant le régime soviétique qui s'est servi de ce moyen ignoble pour briser la résistance de la population qui refusait le système collectiviste, la dictature du Parti et la discrimination nationale. La majorité de la presse francophone (excepté celle inféodée aux directives de Moscou) dénonçait dans ses colonnes le génocide sous le titre consacré « La famine en Ukraine ». Voici quelques extraits d'articles parus en 1933.

Le Matin dans ses numéros des 29 et 30 août 1933 prêta le premier ses pages pour dénoncer la famine en Ukraine. Les articles de Suzanne Bertillon qui, depuis son voyage en URSS, s'est consacrée à démasquer le régime soviétique et à défendre les nationalités opprimées de l'URSS, furent repris par la presse française et étrangère. C'est ainsi qu'elle explique l'origine de la famine en Ukraine : « C'est d'ailleurs pour réduire à néant tous les éléments irrédentistes que le gouvernement soviétique a organisé systématiquement l'effroyable famine qui sévit actuellement, dans l'espoir de détruire définitivement tout un peuple qui n'a eu d'autre tort que d'aspirer à la liberté. La famine est cantonnée en Ukraine et dans le Caucase du Nord ; dans les autres parties de l'URSS, la population est rationnée mais peut se nourrir »³. Pour appuyer ses dires, elle citait le témoignage d'une paysanne américaine, d'origine ukrainienne, Mme Martha Stebalo qui visita la région de Kyiv et la campagne de Podolie, où vivaient sa mère et ses frères. Partout elle vit des gens enflés de famine, des villages décimés, et des scènes d'anthropophagie. Suzanne Bertillon mentionnait les initiatives en vue d'une action internationale de secours et reproduisait l'appel du cardinal Innitzer, Archevêque de Vienne, et le mémorandum du docteur Ewald Ammende.⁴

Sous la plume d'un autre journaliste, Henry de Korab, *Le Matin* rapporta en détail les démarches entreprises pour saisir le Conseil de la Société des Nations (S.D.N.) de l'effroyable famine en Ukraine. M. Mowinckel, ministre des Affaires étrangères de Norvège, président en exercice du Conseil de la S.D.N., déclara : « C'est pour moi une question de conscience ; il s'agit d'une œuvre purement humanitaire dont la vie de plusieurs millions d'individus est l'enjeu »⁵. D'autre part, le Conseil de la S.D.N. demanda à la Croix Rouge Internationale l'envoi d'une mission d'enquête et de secours. Quatorze pétitions émanant de différentes associations

accompagnèrent cette demande. Max Hubert, président du Comité international de la Croix Rouge, jugea que « c'est une affaire délicate qu'il faudra peut-être examiner à plusieurs reprises... étant donné les divers éléments dont il y a lieu de tenir compte »⁶.

L'Ordre, dirigé par Émile Buré, s'est particulièrement attaché à dénoncer les horreurs de la famine en Ukraine. Charles de Peyret-Chapuis y publia deux articles qui dénotent une connaissance approfondie de la question. Dans le premier, dénonçant la politique soviétique envers l'Ukraine et le Kouban, où des hommes mouraient de faim et d'épidémies par dizaines de milliers, l'analyste politique constate : « Il est impossible de faire plus longtemps le silence sur une situation effroyable, atteignant une population de 50 millions d'âmes, et constituant une honte véritable infligée à un monde qui se prétend civilisé »⁷. Il présente des données statistiques concernant l'énorme diminution de population rurale dans les arrondissements de Kalynivka et de Koziatyn, renseignements fournis par un Polonais vivant en Ukraine, et autorisé, le 31 juillet 1933, à rejoindre sa famille en Pologne. Dans un second article, Peyret-Chapuis critique Édouard Herriot pour les affirmations « où l'inconscience confine à l'odieux »⁸, ainsi que l'inaction du Conseil de la S.D.N. qui, tout en reconnaissant la famine, a estimé cependant qu'il lui était impossible d'agir directement. « Or, il est absolument inconvenable, écrit le journaliste de *L'Ordre*, qu'ayant reconnu que des millions d'hommes mouraient de faim en plein XX^e siècle par la tyrannie d'un régime, l'ensemble des puissances se croise les bras et laisse faire... ». Pour briser cette inertie, l'auteur réclame « ... une action internationale, puissante et concertée qui s'attache, par l'intermédiaire de la Croix Rouge ou de toute autre organisation humanitaire, avec une force suffisante pour balayer l'opposition soviétique, à porter remède aux souffrances du malheureux peuple

ukrainien »⁹.

Le Figaro, sous la plume de Madame D. le Lasseur, informée par A. Choulguine, essaie d'expliquer les causes de la famine, qu'il suppose être une action « organisée, voulue et que le peuple était sacrifié à la mystique soviétique... »¹⁰.

Victor Samare, dans le *Quotidien*, signale qu'à la différence de l'année catastrophique de 1921, la famine de 1933 est le résultat, non de la sécheresse ou d'autres éléments déchaînés, mais bien du plan quinquennal.¹¹

Dans le *Journal des Débats*, Pierre Bernus réplique aux assertions d'É. Herriot : « Il ne voit partout que des succès magnifiques remportés par le système bolchevique ; le communisme agraire, avec ses kolkhozes, lui a semblé digne d'admiration... ». Commentant la déclaration d'Herriot sur la symbiose, observée à Odessa et Kyiv chez les dirigeants locaux, entre l'esprit socialiste et le respect du sentiment national ukrainien, le journaliste s'indigne : « Quand on sait que l'Ukraine, au centre de laquelle ces paroles ont été prononcées, courbée sous un joug asiatique, subit une atroce famine, due au système bolchevique, qui fait périr par dizaines de mille ses habitants, on est effrayé par cette puissance d'erreur dont fait preuve un homme qui gouvernera peut-être de nouveau demain notre pays. »¹².

La presse de province dénonça autant que celle de Paris, la famine. Robert de Beauplan s'exprime dans le *Petit Marseillais* : « L'opinion publique s'est émue des révélations faites sur l'effroyable famine qui ravage actuellement l'Ukraine, où des villages entiers disparaissent, tous leurs habitants étant morts de faim. Cette famine, toutefois, est due en grande partie à la volonté des Soviets, qui cherchent par ce moyen à punir l'Ukraine de sa longue résistance nationale. L'histoire de l'Ukraine et de la terreur rouge, qui y sévit, est une des plus lamentables de l'après-

guerre... »¹³.

La Dépêche de Toulouse, Le Républicain Orléanais et du Centre et bien d'autres journaux publièrent des articles sur la famine en Ukraine.

La presse francophone de Suisse et de Belgique a aussi informé ses lecteurs sur la situation en Ukraine et la famine. *Le Journal de Genève* publia une série d'articles très documentés sur les nationalités opprimées en URSS. Pierre-É. Briquet écrit à propos de la famine qui sévit en Ukraine : « La collectivisation des campagnes en URSS, décrétée au moment où fut mis en application le plan quinquennal, fut un coup droit à l'économie et à la nationalité ukrainienne... Cette grève agricole se produisit sur tout le territoire de l'URSS, mais nulle part elle ne prit comme en Ukraine les proportions d'une lutte nationale. Staline ne s'y trompa point. Les Soviétiques se trouvaient menacés dans leurs œuvres vives, au moment même où ils avaient le plus besoin de claironner au dehors le succès de leur plan. Ils frappèrent donc l'Ukraine sans pitié... Le régime soviétique ne s'appuie plus en Ukraine que sur le Guépéou et les baïonnettes. Les communistes eux-mêmes se sont tournés contre lui. Cette situation est critique pour Moscou, au moment où la famine décime l'empire de la frontière roumaine à l'Oural et au Caucase. L'Ukraine reste, en cet été 1933, l'été de la famine, le point névralgique de l'Europe Orientale. Autour d'elle se nouent des intrigues politiques et des calculs savants, tandis que par centaines de milliers ses paysans affamés meurent sur la terre grasse. Et plein d'inquiétude, Staline remet à l'un des chefs du Guépéou, Akouloff, des pouvoirs discrétionnaires. À nouveau la terreur rouge déferle sur l'Ukraine »¹⁴. D'autre part, ce journal signala qu'une organisation évangélique allemande avait recueilli plus de 100.000 lettres en provenance d'URSS évoquant les horreurs de la famine.

Dans une analyse générale sur la situation en Ukraine, *La Liberté* de Fribourg commente la décision criminelle du gouvernement central de priver les kolkhozes de leur récolte : « Au beau milieu des champs sont édifiées des tourelles d'observation, garnies de troupes et même de mitrailleuses pour empêcher le paysan de toucher à la récolte qu'in vient de produire. Toute cette mobilisation, accompagnée de troupes de cavalerie et même d'avions, est dirigée contre les coupeurs d'épis pour les empêcher de s'approprier leur bien, cet acte étant puni des peines les plus sévères. La population, après avoir cruellement souffert de la récente famine et prévoyant le retour de ce tragique fléau, conduit en ce moment une lutte acharnée contre un gouvernement pour lequel la victoire est une question de vie ou de mort »¹⁵.

La Suisse libérale de Neuchâtel, du 24 août 1933, publia des extraits de nombreuses lettres privées expédiées d'Ukraine décrivant les horreurs de la famine : « On meurt ainsi : on tombe dans la rue et tout est fini... Il n'y a personne pour enterrer les cadavres qui gisent jusqu'à tomber en pourriture... La misère est si grande que les hommes mangent les hommes. »

Dans la presse belge et luxembourgeoise : la *Gazette de Bruxelles*, le *Matin* d'Anvers, la *Province de Namur*, la *Province belge*, l'*Avenir du Luxembourg*, notamment, ont largement rapporté les horreurs de la famine en Ukraine et analysé ses causes. Deux journalistes belges se sont particulièrement distingués par des articles bien documentés : M. Yerdal et M. Soulié.

2. Revues spécialisées

Une analyse plus profonde des événements tragiques de 1932-1933 en Ukraine fut réalisée par des études publiées dans des

revues spécialisées dans les problèmes de l'Europe orientale.

Sous la direction de Louis Eisenmann, la revue mensuelle *Le Monde Slave*, paraissant à Paris entre les deux Guerres mondiales, publia une série d'articles sur l'Ukraine et une analyse pertinente de la situation en Ukraine. Dans « La famine en URSS et ses conséquences », B.X. a analysé la situation de l'économie agricole de l'année 1932 en URSS et, sur la base d'une large documentation et de données statistiques, mesuré les conséquences. L'auteur constate que le gouvernement soviétique a dû reconnaître l'existence de la famine dans les régions du Sud-Ouest, en premier lieu en l'Ukraine. Les officiels la désignent par une expression euphémique de « difficultés de ravitaillement ». Les régions les plus frappées par la famine étaient l'Ukraine, le Caucase du Nord et la rive gauche de la Volga. Rappelant la famine de 1920–21 en URSS, l'auteur cherche à faire une comparaison avec celle de 1932. Celle-ci « en diffère non seulement par une extrême intensité, mais par son étiologie, par les raisons qui l'ont fait naître. Lors des crises antérieures, elle provenait des mauvaises récoltes causées par des conditions atmosphériques défavorables, somme toute par des phénomènes d'ordre naturel, tandis que la famine de l'année courante est le résultat logique et inévitable du régime soviétique, et plus spécialement de sa politique économique dans le domaine de l'agriculture. La collectivisation rurale obligatoire, ainsi que la cadence et les méthodes de sa mise en pratique, ne pouvaient pas avoir d'autre résultat »¹⁶.

En recherchant les causes de la famine, il désigne la politique économique agricole, la collectivisation rurale forcée, qui transforma les paysans en prolétaires agricoles, les mesures de contrainte rigoureuses, ainsi que les réquisitions et repréailles implacables qui en accompagnèrent l'exécution. Les paysans refusaient de travailler au profit de l'État : « Afin de contrôler le

travail des paysans, des brigades spéciales d'ouvriers ont été créées dans les fermes collectives sous les ordres de communistes éprouvés et il a été établie une échelle d'amendes et de châtimens. Toutes ces mesures ont provoqué, naturellement, une âpre irritation et n'ont donné que très peu de résultats positifs »¹⁷.

Pour démontrer l'ampleur du désastre de l'économie rurale, l'auteur souligne la collectivisation forcée du bétail. Les bêtes étaient abattues par leurs propres maîtres qui refusaient de les livrer aux kolkhozes. En Ukraine, les pertes en vaches et chevaux étaient énormes¹⁸. Une première conséquence fut une réduction des produits alimentaires, et la seconde, une diminution des forces de traction. L'analyste arrive à constater que « l'état de famine est devenu, en Union Soviétique, un phénomène chronique, permanent et inévitable tant que dureront la politique agraire en vigueur et le pouvoir actuel »¹⁹. Sept mois plus tard, B.X., spécialiste des questions agricoles, analyse les changements intervenus dans l'agriculture soviétique au printemps de 1933. Il souligne que « dès 1932, la famine a fait son apparition dans les régions du Nord du Caucase, de l'Ukraine, de la Sibérie occidentale, et du Kazakhstan ». Il explique les difficultés des semailles du printemps 1933 par le fait que les paysans, sous-alimentés, étaient trop faibles pour fournir un tel effort : « On a vu des paysans mourant de faim quitter en masse leurs villages pour essayer de trouver du travail à la ville... »²⁰. Et encore avant la maturité du blé, des paysans affamés détacher en cachette les épis avec des ciseaux. Le gouvernement organisa la garde des récoltes contre « les ennemis de classe abîmant les récoltes et déterrants les betteraves et les pommes de terre »²¹.

Dans un autre article, consacré à la situation de l'URSS, P. Vostokov analyse le retard des labours et les difficultés de stockage du blé pour l'État. Dans les deux cas, la déficience s'explique par

la collectivisation massive et la répression des koulaks (en ukrainien : « kourkouls »). Les régions les plus touchées par ces anomalies agraires, puis par l'apparition de la famine, étaient le Kouban, l'Ukraine et la Basse-Volga²². Au début de 1934, P. Vostokov, poursuivant son étude, s'attache aux événements d'Ukraine. En marge des faits politiques évoqués à la VI^e session du Comité central exécutif d'Ukraine en décembre 1933 – condamnation de l'activité de M. Skrypnyk – P. Postychev s'attaqua aux questions économiques, et aux saboteurs qui « reculaient sciemment les dates des semailles pour que les semences ne puissent même pas lever... »²³.

3. Brochures

Une brochure de 54 pages fut éditée à Bruxelles en 1933 par la Fédération Européenne des Ukrainiens à l'Étranger sous la direction de D. Andrievsky. Dans une première partie, elle analyse les différents aspects de la famine et, dans la seconde partie, elle présente des documents. Après avoir cité ses sources : récits de réfugiés ukrainiens, témoignages de voyageurs étrangers, articles de journaux ukrainiens, français, suisses, belges, etc., – suit une description apocalyptique de la famine : maladie, conditions sanitaires, mortalité, anthropophagie, dépeuplement. Dans un chapitre consacré au ravitaillement des villes et des villages, on constate que la famine est plus sensible chez les producteurs (les paysans) que chez les consommateurs. Quant à la famine, elle est « la conséquence logique et inévitable de la collectivisation des campagnes, commandée en automne 1929 ». De plus, « les horreurs de la famine sont accompagnées d'atroces persécutions politiques... La famine en Ukraine est une forme de terreur dirigée en premier lieu contre la paysannerie... En faisant mourir les paysans en

masse, les Soviets ont cherché à briser leur résistance au régime ou à anéantir physiquement les opposants... »²⁴.

Pour dresser un bilan provisoire des pertes humaines, la brochure s'appuie sur plusieurs sources. Le chiffre oscille entre un million et 5,5 millions. Les auteurs ajoutent : « Il nous semble que les chiffres supérieurs à 5,5 millions souvent cités, s'ils correspondent à la réalité doivent comprendre non seulement les morts, mais aussi les déportés, éloignés du pays par les autorités soviétiques, de même ceux qui ont quitté leur pays et leur foyer délibérément pour aller au loin chercher leur nourriture... »²⁵.

Parmi les documents publiés figurent des extraits de lettres d'affamés et des dépositions de témoins oculaires, ainsi que des prises de position de différentes organisations et personnalités : Appel des évêques de l'Église gréco-catholique ukrainienne, signé par le métropolite André Cheptytsky et tous les évêques ; Appel de S.E. le Cardinal-Archevêque Innitzer de Vienne ; Appel du Comité Ukrainien Central de Secours pour l'Ukraine soviétique de Galicie, signé par les sénateurs et députés ukrainiens du Parlement polonais, et les délégués de 34 institutions ; Appel de la Fédération des Ukrainiens d'Amérique, signé par O. Reviouk et I. Mychouha ; Lettre des socialistes ukrainiens adressée aux Partis socialistes et aux organisations ouvrières de tous les pays, signée par I. Mazepa et P. Fedenko ; Mémoire présenté aux gouvernements de divers pays par la Fédération Européenne des Ukrainiens à l'Étranger, et plusieurs autres motions et lettres. Cette brochure présente d'une façon objective et bien documentée les événements tragiques de l'Ukraine en 1932-1933.

Dans cette catégorie de recherches sur la famine prend place le recueil d'articles *L'URSS à Genève* de Jean Martin, directeur du *Journal de Genève*, et Pierre-É. Briquet, rédacteur de la politique étrangère dans le même organe. Pour expliquer les origines de la

crise de l'économie en Ukraine, M. Briquet écrit : « L'établissement des kolkhozes fut pour l'Ukraine une catastrophe. La résistance passive des paysans amena l'amointrissement désastreux du cheptel et la diminution des emblavures. Cette grève agricole se produisit sur tout le territoire de l'URSS, mais nulle part elle ne prit, comme en Ukraine, les proportions d'une lutte nationale »²⁶. Dans un autre article, ce même auteur précise l'attitude des Ukrainiens envers la collectivisation : « le paysan ukrainien luttait contre le kolkhoze où on voulait l'enfermer, l'endoctriner et le mater. Il abattit son cheptel. La Russie se trouva du coup menacée d'une famine, qui éclata en automne de 1932. L'Ukraine en fut, il est vrai, la première victime, mais la lutte n'en continua pas moins »²⁷.

4. La famine dans les ouvrages d'ensemble

La famine en Ukraine fut traitée par les historiens et publicistes français, qui publièrent par la suite leurs travaux consacrés soit à l'Ukraine, soit à l'Union Soviétique en général. À titre d'exemple, nous avons sélectionné quelques auteurs.

Jacques Benoist-Méchin, dans son bref aperçu historique *L'Ukraine des origines à Staline*, publié en 1939 et revu en 1941, aborde la question. Après avoir cité quelques données statistiques sur la diminution du cheptel et des emblavures, l'auteur poursuit : « Mais le pire, c'est le nombre de victimes que cause la collectivisation stalinienne. Selon une documentation américaine des plus sérieuses, certaines régions de l'Ukraine et de la Russie blanche ont vu disparaître, par la famine, en 1932-1933, 40% de leur population. Pour la seule période 1932-1935, les campagnes se sont dépeuplées de plus de 15 millions de personnes, parmi lesquelles on estime plus de 5 millions de victimes, mortes de faim

ou déportées dans les camps de concentration de la Russie septentrionale et de la Sibérie »²⁸.

Une analyse objective et certainement proche de la vérité a été fournie par Élie Borschak dans son étude *L'Ukraine sous le régime soviétique (1918-1952)*. Il donne son interprétation de la collectivisation forcée en Ukraine, dictée par la ligne générale de Moscou : « Le 15 novembre 1929 fut créé un Commissariat du Peuple à l'Agriculture pour toute l'Union Soviétique, auquel fut soumis celui de l'Ukraine. C'était le début de la collectivisation forcée que deux articles ukrainiens retentissants, dictés par la "ligne générale" de Moscou, celui du *Komounist* de Kharkiv, 26 avril 1928, et celui de *Proletarska Pravda* de Kiev, 22 janvier 1930, essayaient d'expliquer. Il serait fastidieux de décrire cette collectivisation forcée. Du reste, personne ne connaît jusqu'ici le nombre exact de paysans ukrainiens arrêtés et déportés dans les différents camps de concentration du nord de la Russie et de la Sibérie, pour y avoir résisté. Quoiqu'il en soit, en octobre 1932, les bolcheviks pouvaient affirmer que 63% de la terre arable était collectivisée. La résistance des paysans ukrainiens à la collectivisation provoqua une famine terrible : au cours des années 1932-1933, quatre ou cinq millions de paysans ont péri. La famine commença à la fin de 1932 et la population des campagnes était obligée de se nourrir de légumes, de pain fait de betteraves et d'autres succédanés. Quand, pendant l'hiver 1933, les stocks de légumes furent épuisés, la mortalité atteignit des proportions effrayantes. Des cas d'anthropophagie furent constatés. Au printemps 1933, les paysans essayaient de couper en cachette les épis encore verts sur les champs des kolkhozes. Mais c'était là un grand "crime", car depuis le 7 août 1932, une loi sur la "défense de la propriété socialiste" punissait de dix ans de travaux forcés la cueillette des épis. Des paysans "criminels" furent tués sur place

par des gardes armés qui se trouvaient dans les champs.

Il ne restait aux paysans qu'un moyen de salut, la fuite. Bien qu'il leur fût interdit de quitter les villages, ils s'en allaient au risque d'être tués. Ils cherchaient à pénétrer dans les villes dont l'entrée était gardée, et seuls quelques "heureux" squelettiques et affamés parvinrent à s'y glisser. La meilleure preuve de la terrible mortalité des paysans en 1933 est le fait qu'en 1939 il n'y avait presque pas d'enfants d'âge scolaire dans les villages. D'après le recensement de 1926, il y avait dans les villages de l'Ukraine Soviétique 23.669.391 habitants. Or, au 17 janvier 1939, la population de ces villages ne s'élevait qu'à 19.960.221 habitants. Tel fut le bilan de la collectivisation forcée et de la famine en Ukraine (*Visti* de Kiev, 12 juillet 1939).

Dans l'*Histoire de l'URSS*, édition Encyclopoche Larousse, Jean Ellenstein, présentant les progrès de la collectivisation, remarque que dans les années cruciales « la baisse de la productivité agricole est considérable, en particulier dans le domaine de l'élevage. Elle met l'Union Soviétique au bord de la famine dans les années 1931 et 1932. Il y aura même des cas de disette grave dans certaines régions »²⁹.

L'économiste et sociologue français Basile Kerblay donne une analyse pertinente sur la population de l'URSS dans les années trente. Il écrit : « Les pertes démographiques enregistrées dans les années trente, représentées ici par l'échancrure de la pyramide (des âges) au niveau des groupes entre 1930 et 1935 sont dues à plusieurs facteurs : ... les famines des années 1932-1933 en Ukraine et dans le bassin de la Volga, ... et enfin les victimes de la lutte contre les koulaks, qui correspondent aux années de la collectivisation forcée. Par un sinistre paradoxe, on connaît mieux les pertes enregistrées par le cheptel soviétique à cette époque que le nombre des opposants au régime, exterminés soit comme des

koulaks (1929-1934), soit à l'occasion des purges staliniennes (1936-1939)... On peut se faire une idée du drame national qu'a vécu ce pays dans les années d'instauration du stalinisme en comparant le total de la population enregistrée lors du recensement de janvier 1937, 164 millions, avec les prévisions démographiques du deuxième plan quinquennal qui fixaient à 180,7 millions la population soviétique escomptée au début de 1937, soit un déficit de 16,7 millions d'individus. Ce bilan accablant entraînera l'annulation du recensement... »³⁰.

La collectivisation forcée et la famine occupent une place importante dans l'œuvre d'Hélène Carrère-d'Encausse, spécialiste internationale de l'Union Soviétique. Dans son ouvrage, *L'Union Soviétique de Lénine à Staline, 1917-1953*, l'auteur explique les étapes de la collectivisation : « Dès l'origine, la collectivisation prend l'allure d'une guerre de classe opposant au pouvoir toute la paysannerie. À la résistance paysanne violente, le pouvoir oppose une violence égale qui accroît encore la rancœur... Les paysans abattent leur bétail et s'en gorgent à mourir pour qu'il ne tombe pas aux mains du Parti. Les koulaks ou assimilés, chassés de leur maison... sèment leurs morts sur la route de l'exil... Des villages entiers sont vidés de leurs habitants et l'odeur des cadavres, celle des bêtes et celle des hommes, se répand sur la campagne... La famine, toujours crainte, souvent jugulée depuis la NEP, réapparaît... Le problème du prix humain de la collectivisation est cependant le plus grave de tous. On ne possède que des estimations divergentes sur le nombre des sacrifiés. Staline a évalué, une fois, à dix millions les morts et les déportés ; des évaluations moyennes et raisonnables se situent aux alentours de trois millions de morts, dont un million morts de faim »³¹.

Dans une autre étude, Hélène Carrère-d'Encausse répète que « la famine de 1932-1933 a tué, on le sait, plus d'un million de

paysans », et reprend les affirmations d'un historien soviétique, A. Barsov, qui conclut que la collectivisation totale de l'agriculture a été un « désastre économique absolu »³². Dans son ouvrage *L'Empire éclaté*, elle aborde la question du point de vue national : « La collectivisation pour tous et la sédentarisation des nomades doivent avoir en milieu national un double effet : supprimer le paysan, son individualisme, son système de valeurs, étranger à la société nouvelle ; mais aussi, pour les non-Russes, supprimer toutes les racines des traditions propres à chaque peuple et que la vie rurale permet de mieux conserver. En milieu national, l'attachement à des valeurs particulières non russes a donné à la résistance à la collectivisation, une force complémentaire désespérée »³³.

On peut constater qu'Hélène Carrère-d'Encausse est prudente dans l'estimation du nombre des victimes de la famine. Car les chiffres qu'elle avance se réfèrent à l'ensemble de l'Union Soviétique ; pour l'Ukraine, il faudra donc la diminuer sensiblement.

Sans entrer dans les détails, les historiens René Girault et Marc Ferro dans leur histoire de la Russie contemporaine traitent de « la dékoulakisation et la collectivisation forcée par les dirigeants locaux, responsables des médiocres récoltes de 1931-1933 et de la famine dans différentes régions. En 1932, la famine atteignit une ampleur nationale ». Suivant les auteurs, « la collectivisation se soldait par un échec, le dynamisme agraire en URSS était brisé, sans compter les pertes humaines estimées au minimum à 3 ou 4 millions de morts (koulaks exécutés, déportés, réduits aux rations minimales) »³⁴.

Alain Besançon, spécialiste de l'histoire et de la culture russe, dans son *Court traité de soviétologie*, préfacé par Raymond Aron, présente la collectivisation comme l'assaut du Parti contre la

paysannerie afin de contrôler la totalité de la population. La collectivisation « entraîna une famine meurtrière, la ruine définitive de l'agriculture soviétique, l'instauration d'un régime durable de terreur... Des dizaines de millions de personnes étaient mortes soit de faim pendant la collectivisation, soit pendant les purges, ou encore se trouvaient dans les camps de concentration... »³⁵. Dans une magnifique préface aux documents de la publication clandestine d'Ukraine soviétique, le *Messenger ukrainien*, A. Besançon montre l'importance de l'existence d'une Ukraine libre et les motifs pour lesquels les Russes s'opposent à la sécession de l'Ukraine : « Pour s'y opposer, le pouvoir soviétique a employé tous les moyens qui sont énumérés dans ce livre et dont la somme peut être, en effet, à bon droit qualifiée de génocide. Après avoir reconquis l'Ukraine par les armes, il a provoqué deux immenses famines artificielles en 1920-1922 et en 1932-1933 »³⁶.

Guillaume Malaurie, étudiant l'affaire Kravchenko, a été amené à analyser, lui aussi, l'aspect le plus tragique dénoncé par l'auteur du livre *J'ai choisi la liberté*. Il est affirmatif : « le pouvoir soviétique a liquidé 4 à 5 millions d'entre eux (les Ukrainiens), en 1933, par le biais d'une famine planifiée »³⁷. Les témoins au procès de Kravchenko révélèrent au tribunal que le pouvoir soviétique est à l'origine de « la planification d'une gigantesque famine frappant principalement l'Ukraine ». Et Malaurie n'hésite pas à affirmer que « les autorités soviétiques ont décidé de casser la vitalité de 32 millions d'Ukrainiens »³⁸. Et il poursuit : « Au lieu de porter secours aux affamés, l'Armée rouge entoure l'Ukraine et les villes russifiées, de l'intérieur d'un véritable cordon sanitaire. 3 à 5 millions de personnes (suivant l'*Ethnocide des Ukrainiens en URSS*), 8 selon Soljenitsyne, vont disparaître au terme de ce "Grand Massacre" »³⁹.

Lors du colloque international, organisé en 1978 par l'Institut

National des Langues et Civilisations Orientales à Paris, sur l'expérience soviétique et le problème national, A. Joukovsky dans sa communication sur l'aspect ukrainien du problème, aborda la famine de 1932-1933.⁴⁰

À l'occasion du cinquantième anniversaire de la famine-génocide de 1932-1933 en Ukraine soviétique, des réunions furent organisées en France pour informer l'opinion publique française sur cet holocauste ukrainien et protester contre le génocide/ethnocide perpétré par l'URSS.

La commémoration principale s'est déroulée le 4 juin 1983 dans le square Taras Chevtchenko à Paris, où le professeur Alain Besançon, spécialiste de l'histoire de la Russie et de l'Est européen, rappela ces événements tragiques :

« Chers Amis,

Durant l'année 1932 (et déjà durant l'année 1931), des détachements de soldats et de tchékistes fouillaient les villages d'Ukraine, perquisitionnaient dans les fermes et les maisons. Ils ne cherchaient pas des armes, ni de l'or, mais du blé. On faisait des trous dans la terre avec des baïonnettes, on creusait le sol des caves, on brisait les planchers, on fouillait les potagers. Quand, dans un pot, dans une lessiveuse, dans un grenier, on trouvait du pain ou du grain, on emmenait aussi la famille. Le blé, emmené dans les chariots, fut jeté à même le sol, près des gares de chemin de fer.

Les tas étaient gardés par des soldats. Il n'y avait pas de bâches pour les couvrir. Ils reçurent les pluies d'automne et se mirent à pourrir. Cette année-là, les paysans ne purent pas procéder aux semailles d'hiver : tout le blé des semences avait été enlevé.

À partir de l'automne, le pain disparut complètement des villages, et les gens se nourrirent surtout de pommes de terre. Vers la Noël, ils commencèrent à tuer leurs bêtes. Mais elles n'avaient

plus que la peau sur les os. Toutes les poules et les oies avaient été mangées depuis longtemps. Plus une goutte de lait. Plus un œuf.

Cet hiver, dans les familles nombreuses, la famine commença. Les enfants étaient affaiblis. Ils avaient le ventre ballonné à force de manger des épluchures, ou des glands déterrés de dessous la neige. Vers février, toutes les écoles fermèrent : les enfants n'étaient plus en état de venir. Dans les maisons, ce sont les cris des enfants, l'angoisse de la mère, la panique du père.

En mars, il n'y avait plus de chats ni de chiens. On les avait tous tués, et mis à bouillir leurs corps faméliques. La neige a fondu et les gens se sont mis à enfler, par œdème de carence. Les enfants ont un gros ventre, des membres squelettiques, un cou d'oiseau, des yeux immenses dans des figures de vieux. Ils se nourrissent de souris, de moineaux, de fourmis, de vers de terre. Leurs parents font longuement cuire des semelles, des vieux harnais. Quand l'herbe est haute, ils déracinent et font bouillir les orties, le pissenlit, la bardane, les herbes de la steppe.

Alors les paysans essayèrent d'approcher des tas de blés qui pourrissaient près des gares. Les enfants essayaient de voler un peu de cette pâte pourrissante : mais les soldats les tiraient comme des lapins. Les trains de voyageurs durent, sur ordre, tirer les rideaux pendant qu'ils traversaient l'Ukraine : en effet, il ne fallait pas remarquer les mendiants à genoux qui criaient : du pain ! du pain ! En masse les habitants du village s'en vont, tâchent de gagner la ville. Mais toutes les villes sont entourées de cordons de troupe. Il y en a qui franchissent les barrages, et qui meurent dans les rues, au milieu de l'indifférence apeurée des citoyens. Après avoir tourbillonné un moment dans la campagne, sous un beau ciel bleu, les foules épuisées revinrent au village, se couchèrent et moururent. Sur des centaines de kilomètres, on pouvait voir des villages fantômes, étrangement silencieux, sans animaux, sans

oiseaux, sans personne dans les rues, et dégageant une horrible odeur. Quelques blés d'hiver mûrissaient sans que personne ne vienne les faucher. À l'automne, des équipes de soldats entrèrent dans les maisons : tout le monde était mort, dans l'ordre de la résistance physique, les enfants d'abord, puis les vieillards, puis les hommes et les femmes d'âge moyen. Les premiers avaient été enterrés, les autres non. On constatait souvent des traces d'anthropophagie. Les cadavres traînaient partout. On les débroya à la pelle et on les jeta dans des fosses communes. On désinfecta les planchers, on blanchit les murs. De la région d'Orel, de la Volga arrivèrent des familles d'immigrants qu'on installa dans ces terres dévastées, ces maisons où persistait l'odeur de la mort. Des Russes.

Ce n'est pas aujourd'hui, ni devant un public aussi informé que le vôtre, que je décrirai les circonstances politiques qui ont amené un tel désastre. En 1929, le Parti de Staline se sentit assez fort pour faire entrer sous sa domination 130 millions de paysans et mettre fin au compromis de la NEP. Dans toute l'URSS, l'élite de la paysannerie fut déportée et anéantie sous l'appellation infamante de koulak. Les autres furent tenus d'entrer dans ces plantations serviles qu'étaient les kolkhozes. La catastrophe agricole fut complète et définitive. La résistance des paysans fut acharnée, mais finalement vaincue. Telle est la première différence avec le communisme de guerre : en 1921, le Parti avait dû reculer. Cette fois, il fut vainqueur. Mais il y a une deuxième différence : en 1921, la catastrophe agricole avait été reconnue et avouée. La Mission Hoover fut sollicitée et elle s'empessa de venir au secours des affamés. En sauvant de la mort six à huit millions de personnes, elle sauva aussi le régime bolchevik. En 1930, la catastrophe agricole fut niée et dissimulée de toutes les façons. Elle fut dissimulée aux étrangers, comme je vais le dire. Mais elle fut aussi dissimulée aux autorités elles-mêmes qui, d'ailleurs, ne

voulaient pas la connaître. Il s'ensuivit que les réquisitions de grains furent ordonnées comme si la collectivisation avait réussi et que les quantités de blé effectivement prélevées sur l'Ukraine furent calculées non pas sur les récoltes réelles, mais sur les chiffres officiels, imaginaires et faux de la statistique "socialiste".

À partir de 1932, le prélèvement en nature a déjà établi une famine endémique, et une demie guerre civile. Une loi d'août 1932 autorise les détachements du GPU à tirer à vue sur quiconque vole la propriété socialiste. Des enfants qui glanaient furent ainsi fusillés. Les prélèvements déments de cette année aboutirent à la famine que je viens de décrire.

Mais si dans ce désastre il faut faire une part au processus impersonnel du socialisme, à l'aveuglement utopique, au mécanisme automatique d'une planification insensée et d'une terreur bureaucratique, il y eut aussi une décision politique consciente de Staline et de ses acolytes : briser politiquement la paysannerie ; briser l'Ukraine comme entité nationale. Le massacre des paysans est concomitant d'un renouvellement complet du personnel dirigeant et d'une "désukrainisation" de l'Ukraine. C'est en ce sens qu'il est légitime de parler de génocide. C'est un génocide continu, dont celui de 1932-1933 marque le moment culminant mais qu'il fallut renouveler après la guerre et qui se poursuit aujourd'hui encore. Dans ce printemps 1933, peut-être 10% du peuple ukrainien est mort de faim, ou plutôt a été mis à mort par la faim. Quatre millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

Le déficit démographique total pour les années trente en Ukraine est d'environ sept millions. C'est donc, en chiffres absolus, un massacre arithmétiquement comparable à l'extermination des Juifs entreprise par Hitler. Mais tandis que la solution finale est connue du monde entier, qu'elle a fait l'objet en toutes langues

d'une immense littérature, que le souvenir en est pieusement et vigilement gardé, la famine artificielle dont nous célébrons aujourd'hui le cinquantième anniversaire reste presque inconnue.

Malgré toutes les précautions et toute la désinformation du totalitarisme communiste, la vérité filtra tout de même immédiatement. Une brochure éditée en 1933 à Bruxelles, intitulée *La Famine en Ukraine*, donne un tableau saisissant et véridique de la situation. Des articles informés publièrent aussi la vérité dans les grands journaux européens. Mais au même moment le Président Herriot témoignait qu'il n'avait vu au cours de ses voyages en Ukraine que l'abondance, des kolkhozes plantureux, des enfants bien nourris et rutilants de santé. Il n'y a peut-être jamais eu un exemple aussi scandaleux de ce que j'appellerai le prosoviétisme bourgeois. Boris Souvarine a publié en 1938 son grand et classique ouvrage qui demeure aujourd'hui encore fondamental. Mais dans ce *Staline*, il n'est pas fait mention de la famine en Ukraine. Koestler rapporte dans ses mémoires par quelle schizophrénie, alors que ses yeux constataient partout l'immensité de la détresse, son esprit refusait de l'enregistrer. Pourtant il s'agit des deux esprits les plus courageux et lucides de l'Europe d'avant-guerre. Kravtchenko donne un témoignage accablant : mais il fut moins cru par le public distingué qu'Édouard Herriot. Pour ma part, je sais exactement le moment où j'ai pris conscience du génocide : en lisant en 1970 seulement les pages admirables du roman de Vassili Grossman *Tout passe*, qui fut pratiquement escamoté par le parti communiste français et qui est aujourd'hui introuvable. Le terrible livre de Vassyl Barka n'est sorti qu'en 1981, et je ne crois pas qu'il ait bénéficié de la diffusion qu'il mérite.

Le XX^e siècle est un siècle assassin. Dans les innombrables témoignages sur les horreurs des régimes totalitaires, je trouve régulièrement ce trait : les mourants, les agonisants espèrent contre

tout espoir que le monde normal ou au moins les générations futures apprennent ce qui leur est arrivé. Dans les camps, ils font en sorte de se souvenir et de transmettre le souvenir. Ils attendent une vengeance et une justice de l'histoire. Chers amis, hormis la prière, tout ce que nous pouvons faire pour ce peuple de martyrs innocents, c'est de nous souvenir. C'est de connaître, d'enquêter, d'enregistrer et d'analyser l'événement. Il m'est difficile de savoir si ce devoir de mémoire peut être accompli dans l'Ukraine occupée par le parti communiste. Mais je sais qu'il est accompli en France, au Canada, aux États-Unis, partout où la diaspora ukrainienne garde conscience d'elle-même et se souvient. Chers amis, il n'y a pas de renaissance possible pour un peuple qui a perdu sa mémoire, et c'est pourquoi le communisme prend tant de soin à contrôler le passé et à en falsifier l'histoire. Mais que nous soyons rassemblés ici aujourd'hui nous prouve que nous n'avons pas oublié et que le peuple ukrainien se souvient de lui-même. C'est pourquoi, avec confiance, j'attends sa renaissance.» (*Échanges*, N° 53, juillet 1983)

* * *

Le 10 mai 2001, deux élus du Sénat de la République Française du groupe des Républicains Indépendants, MM. Jean-Claude Carle (Sénateur de Haute-Savoie) et Serge Mathieu (Sénateur du Rhône et questeur du Sénat) ont présenté une proposition de loi relative à la reconnaissance de génocide ukrainien de 1932-1933. L'exposé des motifs : « Cette proposition de loi s'inscrit dans la démarche profondément démocratique du Parlement français tendant à reconnaître, à l'instar du génocide arménien, les tragédies majeures de notre siècle qui ont entraîné la mort de millions de victimes. Fondamentalement, il s'agit de reconnaître les génocides qui ne l'ont pas encore été à ce jour, afin, d'une part, de permettre une prise de conscience collective

susceptible d'en prévenir la répétition, d'autre part, de réaffirmer notre attachement au respect de la dignité de la personne humaine.

Le travail de mémoire s'impose à tous. Nul ne saurait, aujourd'hui, sous peine de révisionnisme, contester le génocide dont près de 6 millions d'Ukrainiens ont été victimes dans les années 1932-1933, du fait de la collectivisation forcée des campagnes par le pouvoir soviétique. Ce dernier, pour imposer son nouveau système "d'exploitation militaro-féodale" et vaincre la résistance des paysans, organisa en effet la famine des peuples d'Ukraine et du Caucase du Nord.

L'oubli ne doit pas frapper ces terribles faits. Le génocide ukrainien est dans la mémoire collective de l'humanité. Le Parlement français, soucieux de ne pas introduire de discrimination dans les exactions commises à l'encontre de la race humaine, s'honorera en votant la reconnaissance publique par la France du génocide ukrainien de 1932-1933.

Article unique : La France reconnaît publiquement le génocide ukrainien de 1932-1933. »

Cette proposition de loi est actuellement au Bureau du Sénat, dans l'attente de son inscription à l'ordre du jour de la Haute Assemblée.

En octobre 2002, M. Philippe de Villiers, député de la Vendée, a demandé dans une question écrite au ministre des Affaires étrangères que la France reconnaisse publiquement le génocide ukrainien de 1932-1933.⁴¹ Le Journal officiel du 16 décembre 2002 publiait la réponse de M. Dominique de Villepin, ministre des Affaires étrangères de la France : « La "grande famine" de 1932-1933, qui a plus particulièrement touché l'Ukraine, restera dans la mémoire collective comme l'un des crimes les plus effroyables du XX^e siècle commis par un gouvernement contre sa population.

Le terme "grande famine" présente, à cet égard, le défaut de passer sous silence la responsabilité du régime soviétique, dont la politique de collectivisation forcée et de dékoulakisation a été la cause directe de la famine.

Cependant, ces crimes, dont il ne s'agit en aucun cas d'amoinrir l'ampleur, la gravité et la portée, peuvent difficilement être assimilés à un "génocide", sauf à faire un usage excessif de ce terme. Le crime de génocide est défini par les instruments internationaux (Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948, dont la rédaction a été reprise sur ce point dans le Statut de Rome de la Cour pénale internationale du 17 juillet 1998, entré en vigueur le 1^{er} juillet 2002) comme un acte "commis dans l'intention de détruire en tout ou en partie un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel". Concernant la "grande famine" de 1932-1933, l'élément intentionnel et, partant, la dimension criminelle de la politique des autorités soviétiques de l'époque ne font guère de doute. La famine a été provoquée par la politique de collecte (c'est-à-dire de réquisitions forcées) des productions agricoles, dont la mise en œuvre a conduit à priver les paysans des réserves destinées à satisfaire leurs propres besoins alimentaires ou à être utilisées comme semences. Elle a été aggravée, en connaissance de cause, par les mesures visant à empêcher l'exode rural vers les villes, ainsi que par les dispositions répressives (retrait de tous les produits des magasins d'État, arrêt total du commerce, remboursement immédiat de tous les crédits en cours, imposition exceptionnelle, arrestations massives des "saboteurs" et des "éléments étrangers") prises spécialement à l'encontre de nombreux districts céréaliers accusés de saboter le plan de collecte. Toutefois, l'emploi du terme de "génocide" pour qualifier la "grande famine" de 1932-1933, pose problème, dans la mesure où l'objectif des autorités soviétiques

n'était pas tant de détruire un ou des groupes ethniques qu'une structure sociale : la paysannerie libre. Si l'Ukraine a été, en effet, particulièrement touchée (sur 6 millions de victimes, on en recense au moins 4 millions en Ukraine, contre 1 million en Russie et 1 million au Kazakhstan), elle n'est pas la seule région à avoir été victime de la collectivisation forcée et de la dékoulakisation (cette politique concernait toute l'Union soviétique), ni la seule à avoir fait l'objet de mesures punitives spécifiques. La "zone de la faim", telle qu'elle a été définie par les historiens et les démographes, couvrait non seulement l'ensemble de l'Ukraine alors incluse dans l'URSS (c'est-à-dire l'actuelle Ukraine orientale), mais aussi, en Russie, une partie des Terres Noires et le Caucase du Nord (en particulier les plaines du Don et du Kouban), ainsi qu'une grande partie du Kazakhstan. Il s'agissait en réalité des terres agricoles les plus riches et les plus dynamiques, dans lesquelles la paysannerie libre était le mieux implantée. Il est indéniable que la collectivisation et la dékoulakisation ont été également un des instruments utilisés par le régime soviétique pour lutter contre le "nationalisme" de certaines régions, en particulier de l'Ukraine et des régions cosaques du Don et du Kouban. À travers la paysannerie libre (qui était, avec l'intelligentsia, le vecteur de l'identité nationale en Ukraine), le régime a simultanément cherché à abattre le sentiment national ukrainien. Il n'en reste pas moins que l'emploi du terme "génocide" demeure discutable dans la mesure où les Ukrainiens n'étaient pas visés en tant que tels. Au-delà même de la prudence qui s'impose dans l'usage du terme de "génocide", il n'apparaît pas opportun pour la France de reconnaître publiquement la "grande famine" de 1932-1933 en tant que "génocide ukrainien", dans la mesure où elle n'a été saisie d'aucune demande en ce sens par les autorités ukrainiennes. Si la "grande famine" de 1932-1933 fait partie de la mémoire universelle, il

appartient en priorité aux Républiques issues de la décomposition de l'URSS, en particulier à l'Ukraine, à la Russie et au Kazakhstan, d'en donner leur interprétation historique. »⁴² La déclaration officielle de la France a été faite avant la décision du Président, du Gouvernement et du Parlement de l'Ukraine de revendiquer le terme de « génocide » pour la grande famine de 1932-1933.

* * *

L'opinion publique en France fut prévenue de la catastrophe qui s'était abattue sur l'Ukraine au début des années trente. La presse réagit à ce crime contre l'humanité en condamnant le gouvernement et le système, causes de ce génocide. Les revues spécialisées dans les questions d'Europe orientale apportèrent une contribution minime. Les officiels français, gouvernement, parlementaires, hommes politiques (sauf M. Herriot, qui prit le parti du bourreau) restèrent muets face à cet anéantissement du peuple ukrainien.

C'est seulement après la Seconde Guerre mondiale que les spécialistes français de l'Union Soviétique s'attachèrent enfin à l'étude de ce grave problème. Deux facteurs, la déstalinisation et le mouvement dissident (surtout les œuvres de Soljenitsyne) ont contribué en Occident à faire adopter une attitude plus critique envers l'URSS et à une revalorisation du passé historique. L'apport des soviétologues français et de personnages officiels de la République Française représentent une source non négligeable pour apprécier, à sa juste valeur, la situation en Union Soviétique et en Ukraine au cours des années trente. La communauté ukrainienne de France est reconnaissante du soutien français dans la condamnation du crime contre l'humanité dont a été victime le peuple ukrainien.

Notes

1. Déclaration de M. Herriot. *Le Matin*, 18 septembre 1933.
2. Édouard Herriot. *Orient*. Paris, 1934, p. 160.
3. *Le Matin*, 30 août 1933.
4. *Le Matin*, 29 et 30 août 1933.
5. *Le Matin*, 30 septembre 1933.
6. *Le Matin*, 4 octobre 1933.
7. La famine en Ukraine, *L'Ordre*, 10 septembre 1933.
8. *L'Ordre*, 13 septembre 1933.
9. Charles de Peyret-Chapuis. La famine en Ukraine. *L'Ordre*, 13 octobre 1933.
10. La famine en Ukraine. *Le Figaro*, 16 octobre 1933.
11. *Le Quotidien*, 14 septembre 1933.
12. M. Herriot et les bolcheviks. *Journal des Débats*, N° 214 du 31 août 1933.
13. *Le Petit Marseillais*, 30 août 1933.
14. *Le Journal de Genève*, 26 août 1933.
15. *La Liberté*, 28 août 1933.
16. *Le Monde Slave*, janvier 1933, p. 113.

17. *Ibidem*, p. 113.
18. Suivant la statistique officielle, de 1928 à 1933, le troupeau chevalin a été réduit (en milliers) de 5.487 à 2.605, bovin de 8.605 à 4.446 (parmi lesquels, les vaches de 3.987 à 2.407), porcine de 6.963 à 2.089 et ovin de 8.112 à 2.005. Voir *U'SRR v tsyfrakh* (L'Ukraine soviétique en chiffres). Kyiv, 1936, p. 239.
19. *Le Monde Slave*, janvier 1933, pp. 112-124.
20. La récolte en URSS en 1933. *Le Monde Slave*, juillet 1933, pp. 104-114.
21. *Ibidem*, p. 110.
22. L'URSS en 1932. *Le Monde Slave*, janvier 1933, pp. 135-136.
23. L'URSS en 1933. *Le Monde Slave*, janvier 1934, pp. 96-115.
24. *La Famine en Ukraine*. Ses horreurs, ses causes et ses effets. Bruxelles, 1933, p. 19.
25. *Ibidem*, p. 29.
26. *L'URSS à Genève*, Genève, 1934, p. 9.
27. *Ibidem*, p. 26.
28. *L'Ukraine des origines à Staline*, Paris, 1941, pp. 87-88.
29. *Histoire de l'URSS*, Paris, 1977, p. 160.
30. Basile Kerblay. *La société soviétique contemporaine*, Paris, 1977, pp. 31-32.
31. *L'Union Soviétique de Lénine à Staline, 1917-1953*, Paris, 1972, pp. 242-244.

32. *Staline. L'ordre par la terreur*. Paris, 1979, pp. 32-33.
33. *L'Empire éclaté*. Paris, 1978, p. 26.
34. *De la Russie à l'URSS. L'histoire de la Russie de 1850 à nos jours*, Paris, 1974, pp. 160-161.
35. Alain Besançon. *Court traité de soviétologie...* Paris, 1976 ; réédité dans *Présent soviétique et passé russe*. Paris, 1980, pp. 198-199.
36. Le Messager ukrainien. *Ethnocide des Ukrainiens en URSS*. Paris, 1978, p. 7 ; *Le Figaro Magazine* du 18 novembre 1978 sous le titre « Coût du communisme » publie les chiffres sur l'ethnocide ukrainien 1921-1932 suivants :
- | | |
|---|-----------|
| 1. Victimes de la famine de 1921-1922 | 1.100.000 |
| 2. Morts de faim pendant la famine de 1931-1932 | 2.500.000 |
| 3. Exécutés ou « liquidés » pendant la même période | 1.200.000 |
| 4. Morts en déportation | 3.000.000 |
| | <hr/> |
| total | 7.800.000 |
| c.-à-d. pour la période de 1932-1933 | 6.700.000 |
37. Guillaume Malaurie. *L'affaire Kravchenko*. Paris, 1982, p. 12.
38. *Ibidem*, p. 72.
39. *Ibidem*, p. 73.
40. *L'expérience soviétique et le problème national dans le monde, 1920-1939*. Colloques Langues'O. Paris, 1981, p. 396.
41. Le texte de la question écrite a été publié dans le Journal Officiel de la République Française du 21 octobre 2002, p. 3633.
42. Journal Officiel de la République Française du 16 décembre 2002, p. 4939.

SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| <i>Avant-propos</i> | I |
| YOURI KLEN | |
| Les Années maudites (1937) | 1 |
| La Cendre des empires (1946) | 31 |
| Voyage vers le soleil (1934) | 34 |
| OLEKSANDER OLÈS | |
| Écoutez ! | 39 |
| La Famine (1933) | 40 |
| PAVLO TYTCHYNA | |
| La Famine (1924) | 41 |
| VASSYL SYMONENKO | |
| Les Obélisques (1965) | 42 |
| OLÈS HONTCHAR | |
| L'Homme et l'arme (1960) | 43 |
| ARKADY LIOUBTCHENKO | |
| Son secret (1943) | 45 |
| YEVHEN MALANIOUK | |
| Les yeux de bleuet (1962) | 48 |
| ARKADY JOUKOVSKY | |
| Échos sur la famine de 1932-1933 en Ukraine en France et dans les pays francophones | 51 |

Achevé d'imprimer par TREFFLE COMMUNICATION.
à Paris, en décembre 2003
N° d'imprimeur : 6353
Dépôt légal : décembre 2003

Imprimé en France

La grande famine-génocide de 1932-1933 en Ukraine, organisée par le pouvoir soviétique, fut un des événements les plus tragiques de toute l'histoire de ce pays. Sous le prétexte de transformations économiques et sociales en URSS, cet acte criminel avait également pour objectif de briser toute aspiration nationale du peuple ukrainien.

Les écrivains ukrainiens, en particulier ceux de l'émigration, ne furent pas les derniers à réagir contre ce crime planifié, en tentant de mobiliser à la fois leurs compatriotes et l'opinion mondiale. Aussi, la Société Scientifique Ševčenko publie ici en traduction française quelques extraits de leurs œuvres.

Dès 1933, l'opinion publique française était au fait de ces événements tragiques, mais elle y a réagi de manière diverse durant soixante-dix ans. Nous en commentons quelques échos.